Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Soziologie = Revue suisse de sociologie = Swiss journal of sociology

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Soziologie

Band: 25 (1999)

Heft: 2

Buchbesprechung: Buchbesprechungen = Recensions critiques = Book reviews

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

BUCHBESPRECHUNGEN / RECENSIONS CRITIQUES BOOK REVIEWS

Die Auswahl der Bücher zur Rezension behalten sich die Redaktion und die beiden für diese Rubrik Verantwortlichen vor. Unverlangt eingesandte Buchbesprechungen werden nicht veröffentlicht.

Le choix des livres qui font l'objet d'une recension critique est effectué par la rédaction et par les deux responsables de cette rubrique. Les recensions non sollicitées ne sont pas publiées.

Books to be reviewed are selected by the Editor and the two Book Review Editors. Unsolicited reviews are not published.

Pierre Moessinger, *Irrationalité individuelle et ordre social*, Genève-Paris, Librairie Droz, 1996, 241 p.

Dans ce court ouvrage de facture plaisante et nerveuse, Pierre Moessinger annonce d'emblée quel va être l'un de ses buts, ambitieux et interdisciplinaire : coordonner la sociologie et la psychologie, ou leurs deux domaines d'étude respectifs, en évitant toute réduction abusive de l'une des deux réalités ou sciences à l'autre. Ce but sert deux objectifs plus précis, l'un critique et l'autre positif. Le premier vise à réagir contre les modèles sociologiques et économiques usuels, qui se basent sur une méconnaissance de la psychologie contemporaine et de ses enseignements concernant la réalité humaine. Loin d'être un «animal rationnel», l'humain est un être largement irrationnel, ou plutôt «non-rationnel», plein de contradictions dans ses conduites les plus courantes. Et c'est cette face-là de la réalité humaine que l'auteur va s'attacher à mettre en lumière, de manière à faire contrepoids à l'hyperrationalisme d'une bonne partie des sciences sociales. Pour ce faire, il va largement s'appuyer sur la psychologie et la psychanalyse, toutes deux ayant mis en évidence la complexité des systèmes et des fonctionnements psychologiques. Notons pourtant que Moessinger semble forcer un peu le propos lorsque, pour les besoins de son entreprise critique, il soutient que la psychologie contemporaine conçoit l'ensemble des conduites individuelles comme non-rationnelles. Il est vrai que l'introduction est plus nuancée que la suite de l'ouvrage, dans la mesure où son auteur y reconnaît que les conduites humaines peuvent être *plus ou moins* rationnelles – ce qui est quelque peu contradictoire avec l'affirmation par ailleurs soutenue à propos de la psychologie contemporaine et la prétendue exclusivité qu'elle accorderait aux conduites non-rationnelles.

Quand au deuxième objectif poursuivi par cet ouvrage, il s'agit de la défense de la conception selon laquelle l'ordre social émergerait de conduites individuelles non-rationnelles, conception qui implique une opposition aussi bien au réductionnisme radical, cherchant à déduire les propriétés d'un tout social des seules propriétés de ses composantes, qu'à un holisme tout aussi radical, se refusant à établir un lien de causalité entre les propriétés des deux niveaux. Là encore, disons tout de suite que la démonstration de cette thèse est quelque peu biaisée par l'entreprise critique à l'encontre des modèles sociologiques et économiques expliquant l'organisation sociale à partir de supposées conduites ou décisions individuelles rationnelles. Ce biais va empêcher l'auteur d'accorder du crédit à une conception plus modérée, selon laquelle l'ordre social émergerait à partir de composés de conduites individuelles dont les unes sont plutôt rationnelles et les autres plutôt non, le poids respectif des premières et des secondes variant selon les

réalités sociales considérées (l'activité sociale de construction d'un pont est un exemple de coopération sociale –sauf erreur proposé par Piaget dans ses *Études sociales* – qui aurait pu permettre à Moessinger de contrebalancer les exemples sélectionnés pour conforter sa thèse), mais aussi selon le niveau de développement ou d'évolution des ensembles sociaux et de leurs membres.

Certes, en s'appuyant sur plusieurs courants de la psychologie contemporaine (par exemple, la psychanalyse ou la théorie de la société de l'esprit, de Marvin Minsky), l'auteur peut, le plus souvent à juste titre, se gausser du caractère trop foncièrement irréel des conceptions sociologiques, socio-économiques voire même philosophiques qu'il résume et prend à partie dans son livre (le rationalisme de Popper, la socio-économie ou la sociologie du choix rationnel, la *new home economics* de Becker, les conceptions de Pareto ou de Hayek, etc.). Il est en effet vrai que, de manière très générale et le plus souvent mal fondée, ces conceptions ignorent ou ne tiennent pas compte du caractère complexe des conduites humaines, de leurs mobiles, et, ajouterons-nous, de leur niveau d'évolution ou de développement. Les analyses critiques esquissées ici sont donc le plus souvent salutaires, notamment, face à l'abus manifeste du langage de l'économie dans la conception et l'explication des phénomènes humains (abus qui peut aboutir très vite à la diffusion d'un cynisme ou d'un amoralisme généralisé dans les sphères dirigeantes des sociétés modernes, ou du moins la renforcer). Cependant, tout à son combat contre une série de doctrines sociales généralement fortement teintées d'économisme ou de rationalisme utilitariste, et qui, effectivement, bâtissent des modèles sociaux psychologiquement peu fondés, car reposant sur une vision par trop simpliste et irréelle de l'être humain, Moessinger ne voit pas que l'image qu'il donne à son tour de celui-ci, pour mieux reliée qu'elle soit aux données psychologiques connues, masque, sous-estime ou mésestime trop ce qu'il peut y avoir de rationnel dans les actions, les conceptions et les choix humains. Même pondéré ça et là, et notamment dans l'introduction, par une relativisation des thèses avancées, le poids accordé à l'irrationalisme ou à l'absence de rationalité de l'être humain est d'autant plus paradoxal que l'auteur, ancien collaborateur de Piaget, accorde à celui-ci une large place dans sa démonstration. Il a bien sûr raison de souligner l'intérêt des recherches de Piaget et de son équipe sur la place de la contradiction dans la pensée humaine, qu'elle soit enfantine ou savante; mais, absorbé par sa critique d'une forme très pauvre de rationalisme, il néglige de tirer les conséquences du fait que, comme il le rappelle pourtant, pour Piaget, le déséquilibre de la pensée n'est pas général, mais que, sur le plan de la connaissance au moins, ce déséquilibre fait place à l'apparition de conduites rationnelles, organisées par des savoir et des savoir-faire opératoires. Cette négligence est d'autant plus curieuse qu'il est d'ailleurs aisé de trouver, sur le terrain des conduites sociales et morales, des recherches piagétiennes montrant elles aussi comment les contradictions et les conflits peuvent être plus ou moins harmonieusement dépassés lorsque les enfants atteignent «l'âge de raison», passent de l'hétéronomie à une autonomie plus ou moins grande, ou, autrement dit encore, accèdent à la pensée opératoire sur le plan des relations humaines. Il suffit de mentionner ici les lumineuses enquêtes sur l'évolution du jeu de billes chez les enfants et publiées dans *Le jugement moral chez l'enfant* (Delachaux et Niestlé, 1932), réalisées certes dans les années vingt, mais dont la valeur est toujours largement reconnue. Moessinger pourrait rétorquer que ce dépassement ne vaut que dans des conditions très particulières, propres à rendre manifestes les compétences de ce que Piaget appelait le «sujet épistémique»

(que, pour caractériser brièvement, on pourrait illustrer par l'image du «pur» savant enfermé dans sa tour d'ivoire, ou par celle du mathématicien, dont l'auteur d'*Irrationalité et ordre social* nous dit, p. 124 de son livre, qu'il cesse d'être un homme !). Mais est-il certain que ce sujet «universel» n'intervient presque jamais dans la conduite humaine (à côté de facteurs qui, selon les circonstances ou les situations, peuvent plus ou moins brouiller la rationalité humaine) ? Que l'on songe ici aux comportements qui font se diriger l'être humain dans une ville inconnue ou peu connue. À chaque carrefour, la personne prudente et avisée tente de mémoriser la scène, de se représenter ce qu'il verra lorsque, rebroussant chemin, il se retrouvera plus tard au même lieu, mais vu sous un autre angle. Ou que l'on songe aux multiples conduites logiques, arithmétiques, temporelles, etc., engagées dans la vie courante (et, pour un bon nombre, pas uniquement dans nos sociétés modernes). Bien sûr, l'auteur a raison d'insister sur les mobiles cachés de nos conduites, sur les contradictions réelles qui souvent sous-tendent nos choix, auxquels nous trouvons après coup une justification rationnelle alors factice. Mais cela n'empêche pas l'être humain d'un certain niveau de développement de faire largement emploi de sa raison et de son intelligence logique dans ses conduites les plus courantes. Est-ce à dire que ce sujet rationnel-là est celui représenté dans les conceptions sociologiques résumées dans son livre ? Hélas, non, ou alors de manière largement réductrice. Aussi pouvons-nous regretter que la démonstration critique se soit arrêtée à mi-chemin. Pour convaincre de se ranger dans son camp le psychologue et épistémologiste qui n'oublie pas la place et le rôle prêtés à la raison dans le constructivisme génétique, il aurait fallu que l'auteur montre comment le sujet rationnel réel (celui visé par les travaux piagétiens) est fort mal représenté par la notion de raison ou de rationalité utilisée dans les études des sociologues et des économistes critiqués.

En dépit de ses défauts qui nous paraissent résulter d'un parti trop rapidement pris de simplement prendre le contre-pied des conceptions critiquées, cet ouvrage vaut cependant la peine d'être lu, dans la mesure où il évoque toute une série de thèses appartenant aux disciplines considérées, ainsi que de questions d'épistémologie des sciences sociales et humaines qui sont en effet au cœur des débats contemporains (les rapports entre individus et sociétés, etc.). Par rapport aux travaux évoqués et aux nombreuses citations dont il parsème son étude, on regrettera toutefois que Moessinger ne donne pas de références précises (pages et éditions); cela aurait permis plus facilement au lecteur de retourner aux sources, afin d'éventuellement contrebalancer l'interprétation donnée. On louera en revanche la bibliographie très généreuse, dont la richesse indique le vif engagement de l'auteur dans ses réflexions et travaux épistémologiques, sociologiques et psychologiques. Cette bibliographie sera utile pour tout chercheur intéressé par les débats théoriques en sciences sociales.

Jean-Jacques Ducret
Service de la recherche en éducation
Genève

Jürgen Friedrichs, Karl Ulrich Mayer, Wolfgang Schluchter (Hrsg.), Soziologische Theorie und Empirie, Opladen, Westdeutscher Verlag, 1997, 519 Seiten, DM 50.-

Bodo von Greiff, Claus Koch, Helmut König (Hrsg.), Der Leviathan in unserer Zeit. Opladen, Westdeutscher Verlag, 1997, 444 Seiten, DM 50.-

1997 publizierte der Westdeutsche Verlag zum 50jährigen Jubiläum seines Be-

stehens mehrere Sammelbände mit Aufsätzen aus sozialwissenschaftlichen Zeitschriften, die er derzeit betreut. Eine dieser Aufsatzsammlungen lädt unter dem weitausgreifenden Titel *Soziologische Theorie und Empirie* dazu ein, erinnerungswürdige Beiträge zur 1948 von Leopold von Wiese, ihrem Gründer und langjährigen Herausgeber, neubegründeten Kölner Zeitschrift für Soziologie (ab 1956: Kölner Zeitschrift für Soziologie und Sozialpsychologie) Revue passieren zu lassen. Annähernd die Hälfte, nämlich neun der neunzehn Arbeiten, welche die drei Herausgeber ausgewählt haben, stammen aus den 80er Jahren, vier aus den 60er, drei aus den 90er, zwei aus den 50er, eine einzige Arbeit aus den 70er Jahren. Solche Ungleichgewichte in der Vertretung der einzelnen Jahrgangsjahrzehnte konnten entstehen, weil sich die Herausgeber dagegen entschieden, in den ausgewählten Aufsätzen „die Geschichte der (westdeutschen) Soziologie als Fach" zu dokumentieren (Einleitung, S. IX). Sie versuchten stattdessen, nur Aufsätze auszulesen, von denen angenommen werden konnte, „dass sie auch für die gegenwärtige Diskussion noch bedeutsam sind" (a.a.O.). Die drei Schwerpunkte der Auswahl, die gebildet wurden, erhielten dabei die folgenden Gewichte: Je fünf Arbeiten behandeln erstens Grundlagenprobleme soziologischer Theorie und der Stellung der Soziologie in der Gesellschaft, zweitens historisch-soziologische Themen und solche der Auslegung von Soziologieklassikern. Die restlichen neun Arbeiten bieten drittens sog. „theoretisch-empirische Analysen. Dies entspricht nicht nur dem Programm der Disziplin, sondern auch dem der Zeitschrift." (a.a.O.) Die Herausgeber beschränkten die Menge „theoretisch-empirischer Analysen" der KZfSS, die ihnen zur Verfügung standen, indem sie keine zu Teildisziplinen der Soziologie auswählten, sondern nur solche, „die allgemein sind und sich auf den Wandel der Gesellschaft beziehen" (a.a.O.).

Wer, wie der Rezensent, das Buch mit einer vom schlechten Gewissen, die KZfSS nie regelmässig konsultiert zu haben, gespannten Neugier zur Hand nimmt, muss sich fragen: Wie lesen sich heute die neunzehn Aufsätze aus fünf Jahrzehnten der deutschen Nachkriegssoziologie?

Die Beantwortung dieser Frage fällt mir für die - je nach Definition sieben bis zehn - theoretischen Arbeiten wesentlich leichter als für die empirischen Arbeiten, die der Band enthält. Fast alle der sieben rein theoretischen Analysen stammen aus den - ausschliesslich von solchen Theoriearbeiten repräsentierten - 50er und 60er Jahren: Ralf Dahrendorfs wegweisender Aufsatz über „Talcott Parsons und die Entwicklung der soziologischen Theorie" (1955), René Königs Durkheim-Interpretation von 1958, Jürgen Fijalkowskis einflussreicher Überblick über konkurrierende Theorie-Begriffe in der deutschen Gegenwartssoziologie (1961), Renate Mayntz's ebenso häufig zitierte Stellungnahme zum „Vorwurf des Konservativismus in der Soziologie" (1961), Niklas Luhmanns äquivalenzfunktionalistisches Theorieprogramm von 1962 sowie R. Lepsius' Reflexionen zur „Soziologie der Intellektuellen" (1964). Allein Friedrich Tenbrucks späte Arbeit über Max Weber wurde erst in den - mit primär empirischen Arbeiten im übrigen besonders stark vertretenen - 80er Jahren publiziert.

Wie immer man persönlich das imponierende Theoriebauwerk Luhmanns beurteilen mag - in der erwähnten Aufsatzserie wirkt eine seiner ersten soziologischen Publikationen, diejenige über „Funktion und Kausalität", überragend. Luhmann bedankte sich in ihr noch ausdrücklich bei „Herrn Professor Talcott Parsons, Harvard Universität", bei dem er Anfang der 60er Jahre sein Zweitstudium der Soziologie absolvierte, für dessen Durchsicht des Aufsatzes und „für anregende Besprechungen" (S. 617, hier und im folgenden der Originalpaginierung). Luhmanns leise-unpathetisch formuliertes, aber theoretisch ungemein am-

bitioniertes, kühnes Projekt, „den kausalwissenschaftlichen Funktionalismus durch einen Äquivalenzfunktionalismus" zu ersetzen (S. 625), nahm indessen damals schon - mit Parsons weit über Parsons hinaus - ein viel grösseres, für Gedankenexperimente besser geeignetes Spielfeld in Anspruch, als es Parsons selber zugänglich war. Bereits in diesem Aufsatz meldet sich der ganze Luhmann zu Wort, den man inzwischen, nach seinem Hinschied Ende 1998, den ‚soziologischen Hegel' des 20. Jahrhunderts - oder jedenfalls den ‚Soziologen mit hegelianischem Anspruch' - nennt: Luhmann waren in dieser frühen Arbeit ältere und neuere Ansätze ‚grosser' soziologischer Theorie ebenso präsent wie entlegenste Fundstellen der Philosophie (eine seiner Belege bezieht sich auf Christian Wolffs „Philosophia Prima Sive Ontologia", 2. Auflage 1736, S. 25ff.). Seine Hauptargumente sind häufig, so leichtfüssig sie daherkommen, philosophisch tiefsinnig - etwa an jener für sein Gesamtwerk zentralen Stelle, wo er Identität nicht mehr traditionell „als Ausschluss anderer Seinsmöglichkeiten" definiert, sondern, in einer äquivalenzfunktionalistischen „Umkehr dieser ontologischen Prämisse", „als Ordnung anderer Seinsmöglichkeiten" (S. 639). Identität bestimmte Luhmann damit - um den Besonderheiten der Sozialwissenschaften, die sie „wesentlich von den Naturwissenschaften unterscheiden", besser gerecht zu werden (S. 640) - nicht traditionell ‚ontologisch' als Substanz, d.h. als Ausschluss des Nichtseins, sondern als eine Art Ordnung des Verhältnisses eines Seienden zu seinen anderen Möglichkeiten. Konsequent funktionales, äquivalenzfunktionalistisches Denken schien ihm so das Nichtsein nicht mehr nur - vormodern-‚alteuropäisch' – ‚bannen' zu müssen, sondern es dem Fortschritt soziologischer Erkenntnis entsprechend je gleichsam experimentalphilosophisch verschieden ‚kanalisieren' zu können.

Die Chancen, im Umkreis empirischer Studien vergleichbar überragende Leistungen zu finden, dürften aus bedenkenswerten Gründen deutlich kleiner sein als bei theoretischen Arbeiten. Sozialwissenschaftliche Empirie stösst ausser auf Grenzen der Reichweite theoretischer Gedankenflüge auch und vor allem auf die ärgerlich engen Begrenzungen, innerhalb derer sich die Artefakte empirischer Tatsachenforschung überhaupt zur klaren Beantwortung gesellschaftsbezogener Fragen eignen. Sollte man soziale Schichten eher als Prestigekontinuum oder eher als eindeutig abgrenzbare Schichtstrukturen verstehen? Inwieweit unterscheiden sich die Kapital- und Personalverflechtungen der grössten Unternehmen Deutschlands und Grossbritanniens voneinander? Haben nichteheliche Lebensabschnittsgemeinschaften das Geschlechterverhältnis verändert? Sind die sozialschichtungsbedingten Unterschiede der Bildungsbeteiligung wirklich kleiner geworden? Probleme dieser Art wurden von den sieben quantitativen empirischen Studien des Bandes (von denen bemerkenswerterweise nicht weniger als fünf Sekundäranalysen sind) entweder mit traditionellen oder mit neueren Datenanalysetechniken bearbeitet. Je nach Wertung methodentechnischer Fortschritte mag man methodisch avantgardistische gegenüber herkömmlich verfahrenden Untersuchungen bevorzugen - oder umgekehrt. Luhmanns Skepsis, was die erfahrungswissenschaftliche Begründbarkeit theoretischer Reflexionen betrifft, scheint sich dagegen auch im Umgang mit den empirischen Beiträgen des Sammelbandes zu bewähren: Sie sind alles in allem kaum umso ergiebiger ausgefallen, je fortgeschrittenere Techniken der Datenanalyse (z.B. solche der multidimensionalen Skalierung oder der Netzwerkanalyse) sie verwendeten.

Zu den Motiven, die in den frühen 70er Jahren die sechs ‚linken Aufklärer' C. Koch, W.-D. Narr, K. Horn, D. Senghaas, C. Offe und W. Vogt dazu bewegten, eine neue ‚Zeitschrift für Sozialwissenschaft' mit dem programmatischen Titel ‚Leviathan' zu gründen, gehörte auch Kri-

tik an sozialwissenschaftlicher Mainstreamforschung. Bodo von Greiff nannte das Motiv in seinem Editorial: „20 Jahre Leviathan". Eine Zwischenbilanz ‚praktische Wissenschaftskritik': „Die Sozialwissenschaft der Gegenwart ist viel schlechter, als sie sein müsste. Im Zeitalter der Drittmittelprojekte und Fremdfinanzierung ist sie noch erkenntnisärmer und verwaltungsförmiger geworden, als sie es ohnehin schon war, auch und gerade da, wo sie sich den verschiedenen Facetten der ‚sozialen Frage' geöffnet hat." (Leviathan Bd. 20, 1993, S. 93) Manche ‚theoretisch-empirische' Beiträge zur KZfSS, und wohl auch einige aus dem hier angezeigten Jubiläumsband der KZfSS, dürften nach B. von Greiff dieser Kategorie inhaltlich enttäuschender, ‚erkenntnisarmer' Mainstreamforschung angehören. Umso gespannter mag man auf die ‚Vorzeigestücke' sein, die zur Feier des 25jährigen Jubiläums des Leviathan in den Band „Der Leviathan in unserer Zeit" aufgenommen wurden - erfüllen sie den Anspruch, auf grundlegende Fragen sozioökonomischer und staatlicher Machtakkumulation in modernen Gesellschaften aus der interdisziplinär umfassenden Sicht einer „engagierten Sozialwissenschaft ..., die nicht auf einer fortgesetzten Ausblendung von Politik beruht", substanziellere Antworten finden zu können, als es der methodentechnisch fortgeschrittenen, inhaltlich verarmten Mainstreamforschung in der Regel möglich ist? Wie gut verwirklichen die ausgewählten ‚Vorzeigestücke' des Leviathan die Intention seiner Herausgeber, ‚begriffliche Konstruktion', insbesondere ‚Gesellschaftstheorie' und ‚Realanalyse' miteinander zu verbinden, und mit den Mitteln einer ‚neuen politischen Ökonomie' die ursprüngliche Zentralfrage der Begründer der Zeitschrift „nach dem Krisenzusammenhang der als spätkapitalistisch bezeichneten Gesellschaften und ihrer selber krisenhaften Unterdrückung durch zentralistische Apparate" zu beantworten („Der Leviathan in unserer Zeit": Vorwort 1997, S. VI, und Editorial 1973, S. 2ff.)?

Die Herausgeber des Jubiläumsbandes liessen sich bei ihrer Textauswahl - deren Grundsätze sich der Leser selber erschliessen muss - vermutlich von der Absicht leiten, Spannweite und Schwerpunkte aller von der Zeitschrift bisher behandelten Themen einerseits sachlich, andererseits periodenbezogen möglichst umfassend zu dokumentieren. Die 23 ausgelesenen Beiträge behandeln, chronologisch geordnet, für den Leviathan typische Themen wie Entwicklungslinien und Widersprüche staatlichen Handelns (C. Offe, U. Preuss, C. Koch, F. Scharpf), Ansätze zur Erklärung der Massenarbeitslosigkeit, mit Keynes oder über Keynes hinaus (R. Hickel, G. Vobruba, W. Vogt), klassisch marxistische und neuere kritische Theorie (B. Blanke, H. König, B. v. Greiff, R. Burger), Wiedervereinigungsprobleme Deutschlands (G. Lehmbruch, A. Hirschman), Fallstudien zu Ergebnissen sozialer und staatlicher Ausgrenzungsprozesse (R. Reiche, U. Wesel, W.-D. Narr, L. Waquant) sowie einige vom Gesundheitssystem (K. Horn), Kernkraftwerken (P. Kuhbier), der Stadtplanung (H. Häussermann) und militärischer Sicherheitspolitik (D. und E. Senghaas) aufgeworfenen Gesellschaftsprobleme der Gegenwart.

Den meisten dieser Arbeiten kann man sicherlich bescheinigen, dass sie sich ihren Lesern als gesellschaftstheoretisch je unterschiedlich orientierte und informierte ‚Realanalysen' präsentieren. Vom Theorieziel einer den spätkapitalistischen ‚Krisenzusammenhang' entschlüsselnden ‚neuen politischen Ökonomie' aber, das die Begründer der Zeitschrift einst im Auge hatten, dürfte der Leviathan heute, der sehr gegenläufigen Entwicklung der Zeitverhältnisse entsprechend, eher noch weiter entfernt sein als er es schon 1973 war. Das leider kaum standortklärende Sammelbandvorwort aus dem Jahre 1997 nimmt bezeichnenderweise nicht auf Karl

Marx, sondern auf Max Weber Bezug. Danach orientierte sich der Leviathan stets auch an Webers Grundfrage nach der Kulturbedeutung kapitalistischer Rationalisierungsprozesse. Seine Gründer hatten Webers Geleitwort, als er 1904 die Aufgaben eines Herausgebers des Archivs für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik übernahm, „ebenso im Sinn wie das Vorwort von Max Horkheimer zum ersten Band der Zeitschrift für Sozialforschung aus dem Jahre 1932" (S. VI). Konnten und wollten indessen die Begründer des Leviathan die beiden forschungsprogrammatischen Erklärungen Webers und Horkheimers im Jahre 1973 wirklich gleichermassen im Sinn haben, und war ihnen ‚der Traum der Einheitstheorie' tatsächlich „stets ein Alptraum" (S. VI)?

Wahrscheinlicher ist es, dass solche sinngebenden Retrospektiven als Symptome einer Verwandlung zu deuten sind, die einmal mehr aus einem ‚Café Marx' (wie man das Frankfurter Institut für Sozialforschung vor seiner erzwungenen Emigration einst nannte) ein ‚Café Max' werden liess. Auf Leser, denen, wie dem Rezensenten, Entwürfe ‚grosser Theorie' oder von ‚Einheitstheorien' nicht besonders zusagen, mögen solche Wandlungsprozesse eher beruhigend als entmutigend wirken. Sie seien abschliessend darauf hingewiesen, dass sie auch im Sammelband „Der Leviathan in unserer Zeit" fündig werden können: Albert Hirschmans ‚Essay zur konzeptionellen Geschichte' über Abwanderung, Widerspruch und das Schicksal der Deutschen Demokratischen Republik (1992) zeigt souverän, wie gut man die sozialwissenschaftlichen Fachbegriffe Abwanderung (exit) und Widerspruch (voice) zur bedeutungsklärenden Erklärung der sozialen und politischen Bewegungen in der DDR des Jahres 1989, die sich bekanntlich sukzessive an den Parolen ‚Wir wollen raus', ‚Wir bleiben hier', ‚Wir sind das Volk', schliesslich ‚Wir sind ein Volk' orientierten, verwenden kann (S. 330-358). Den Anforderungen ‚grosser soziologischer Theorie' im Sinne Luhmanns genügen solche Theorieskizzen natürlich nicht im mindesten. Lesern hingegen, die wie der Rezensent mit Hirschman davon überzeugt sind, dass Sozialwissenschaftler das „Prinzip theoretischer Bescheidenheit ... nicht missachten sollten" (S. 358), bereitet Hirschmans rundum gelungene Anwendung dieses Prinzips ein grosses Lesevergnügen.

Emil Walter-Busch
Universität St.Gallen

Catherine Paradeise, avec la collaboration de Jacques Charby et François Vourc'h, *Les Comédiens. Profession et marchés du travail*, Paris, Presses Universitaires de France, 1998, 271 p.

Selon les termes de sa conclusion, Catherine Paradeise a «tenté de cerner un métier généralement considéré comme atypique, par la définition juridique des activités qu'il couvre, par la nature du travail qu'il offre, par les modes de vie qu'il engendre» (p. 209).

Le premier chapitre de l'ouvrage qui résulte de ce projet se donne pour tâche de réduire la diversité des carrières à des régularités. Il conclut (p. 53) que les caractéristiques de recrutement social et professionnel se sont profondément transformées dans la période de l'après-guerre, en même temps que la structure du marché du travail, et ce au détriment de la participation des gens de métier à la maîtrise des conditions d'embauche. Le théâtre reste toutefois une voie majeure pour accéder aux activités fort diverses de ceux qui se réclament du métier de comédiens (cinéma, doublage, publicité, etc.).

Dans un deuxième temps, l'auteure rend compte de parcours professionnels. Le terme de parcours reste équivoque, dans un métier où «chaque acte de travail fait

l'objet d'une transaction spécifique – le cachet – formellement indépendante des engagements passés et à venir» (p. 55); on peut néanmoins repérer des carrières, des itinéraires. Mais «les relations d'abord, le talent après», dit une jeune actrice (p. 58); la professionnalisation, la construction d'un parcours, sont liés à cette acquisition de visibilité. Aussi le conservatoire et l'école (lorsqu'elle n'est pas attrape-gogo) forment-ils la technique et les comportements professionnels, tout en servant de base pour établir des réseaux : ces lieux de «création de solidarités confraternelles et lignagères» (p. 66) sont liés parfois à certains privilèges de recrutement.

Il n'empêche : dans le cinéma, par exemple, le marché du travail échappe de plus en plus au métier (p. 77). Cette séparation est due, entre autres, à la transformation des positions importantes : déclin de l'agent, qui était au service (rétribué) des comédiens, émergence du directeur de casting employé par la production (p. 86).

Et puis la notion de carrière renvoie aux risques assumés, aux choix cornéliens : un comédien ou une comédienne doivent-ils accepter un cachet financièrement intéressant dans une production médiocre, qui pourrait porter atteinte à l'image qu'ils veulent avoir dans le milieu; doivent-ils accepter un rôle intéressant avec un cachet médiocre, au risque de rater un meilleur revenu, de «casser leurs tarifs», ou de réduire de prochaines indemnités de chômage (p. 89–90) ? Ces dilemmes sont d'autant plus éprouvants que les comédiens ont l'idée récurrente que, pour ce qui les concerne, le succès est réversible, tandis que l'échec ou l'erreur seraient irréversibles.

Le troisième chapitre tente de reconstruire, sur la base des récits de comédiens, des carrières typiques; il part de l'idée que «les métiers de création se distinguent des métiers ordinaires en ce que les gratifications qu'ils fournissent s'ordonnent moins facilement selon une seule dimension» (p. 97). D'où un tableau croisé qui oppose et compose valorisation matérielle et valorisation symbolique; de ce tableau, C. Paradeise dégage six profils types qu'elle illustre par des récits d'itinéraires personnels : l'abandon réaliste; l'accomplissement; le métier comme hobby; le métier comme sacerdoce; le métier comme gagne-pain; enfin, la figure du compromis concerne plus de la moitié de l'effectif.

Notons que la partie du livre formée par ces trois premiers chapitres élude un problème de méthode tout à fait général, et intensifié dans les milieux ici étudiés : que faire avec le témoignage rétrospectif des acteurs sociaux ? N'est-il pas reconstruction avantageuse d'une continuité biographique, et en ce sens révélateur de l'image actuelle de soi du narrateur plutôt que de son parcours ? On connaît l'importance de la mémoire chez les comédiens, hommes et femmes de parole, de narration (mémoire de corporation liée à la tradition orale du métier autant que mémoire liée à la nécessité professionnelle d'apprendre des textes); cette mémoire recueille d'innombrables anecdotes, enjolivées au fil des répétitions successives; en faire la sociologie, c'est certes être amené à surveiller la véracité des dires des acteurs de génération âgée; mais c'est aussi et surtout réfléchir et situer cette verve, ces références à une corporation mythique, ces amours et ces haines traduites en bons mots et en situations cocasses ou désespérées, ces souvenirs arrangés d'un temps où les acteurs n'étaient pas du bétail, etc. Ici seul l'aspect documentaire des témoignages de comédiens a été retenu et utilisé. Leur narcissisme individuel et collectif, leur référence permanente au destin ou à une vocation reconstruits a posteriori, tout cela aurait pu faire l'objet d'une lecture sociologique.

Pour l'essentiel, l'analyse s'en tient d'une part à un usage illustratif d'éléments de témoignage, d'autre part à une lecture

statistique et à un codage élémentaire du matériau, assurément très riche, issu des entretiens semi-directifs. L'enquête s'appuie sur une centaine d'entretiens (dont une moitié non-directifs, ayant donné lieu à «une exploitation statistique légère» (p. 25) et une autre moitié réalisés sous forme de questionnaires). Il ne s'agit pas seulement de reconnaître que l'échantillon est petit et imparfait (p. 29); il aurait été avisé de souligner que le traitement statistique d'effectifs aussi faibles est très problématique. Lorsqu'il s'agit de comparer les effets de générations, les cohortes deviennent évanescentes : si l'on partage la population en trois générations, les trois sont ou ont été jeunes; mais deux ont été ou sont mûres, et une seule est âgée. Lorsque les sous-effectifs sont réduits à une ou deux personnes sur un ensemble de treize, les pourcentages prêtent à sourire, et prennent l'aspect d'imprudentes extrapolations – si intéressantes que puissent apparaître certaines des propositions soumises au lecteur.

L'autre déformation (nécessaire) de l'échantillon est due au fait que ce sont des comédiens en exercice qui ont été étudiés. Or une composante essentielle du secteur, c'est l'abandon du métier, ce sont ceux qui renoncent; cette part obscure de la profession est peu présente dans ce livre : quatre personnes, dont on nous dit qu'elles représentent 10% de l'échantillon ...; elle est incarnée par la figure assez paisible d'un jeune homme de bonne famille qui a renoncé aux planches pour se consacrer à l'informatique (p. 61 et 99–102). Mais elle existe aussi sous des espèces plus tendues et plus sombres, qui ne sont ici qu'évoquées (p. 61). A contrario, les vieux de la vieille qui sont interrogés sont évidemment les durs à cuire, ceux qui ont survécu dans le milieu, et aussi ceux qui ont une forte propension à mythologiser leur parcours et les figures tutélaires qu'ils ont rencontrées (p. 153, p. ex.).

Le quatrième chapitre embraie sur la conclusion de celui qui précède : il existe un "noyau dur de la professionnalité" (p. 122). Il a pour ambition d'évoquer les compétences et les conventions traditionnelles du métier, mais reste insatisfaisant dès ses postulats esthétiques. Il commence en effet par poser un axiome qui prête pour le moins à discussion : «On s'accordera facilement sur l'idée que sa qualité première [i. e. celle d'un bon comédien] est de savoir transmettre une émotion à son public» (p. 123). La réduction du travail à un noyau émotionnel – alors qu'il pourrait aussi être question de plasticité expressive, de style, d'intelligence scénique et textuelle – est insuffisante; l'enfermement dans cette mythologie pèse sur tout le chapitre.

L'exposé abandonne ici la voie de la restitution des témoignages recueillis; il se consacre au résumé de quelques ouvrages sur le sujet et reste centré (p. 125) «sur les deux modèles d'apprentissage dominants qui sont proposés aux acteurs français du XXe siècle». Ces deux modèles seraient inspirés de la filiation stanislavskienne, grosso modo psychologiste, pour le premier, et d'une tradition française à la fois artisanale et formaliste pour le second; mais Stanislavski a suscité des expériences si nombreuses que la référence ne constitue guère qu'une dissimulation dévote (au delà de son indéniable psychologisme, on lui a fait dire à peu près tout); et la présentation livresque de soi par la corporation est faite d'élaborations ad hoc sur le métier, et constitue plutôt un problème appelant l'élucidation qu'une ressource informative. En outre, si ces deux modèles dominent effectivement la rhétorique de la présentation de soi par les comédiens, ils fournissent tout au plus un lexique; mais la pauvreté et l'inadéquation de celui-ci prouvent que, bien heureusement, les bons acteurs font sur scène autre chose, et mieux, que ce qu'ils disent parfois faire ...

Que l'analyse socio-esthétique soit si courte, que les styles de jeu ne soient pas évoqués, révèle une problématique défaillante : les énoncés absolutistes sur le métier et le rôle manquent à considérer le théâtre comme un art et comme un art pluriel. Ils font l'impasse sur l'histoire foisonnante de l'expression et de l'interprétation théâtrales au cours de ce siècle; que la tradition brechtienne ne soit pas évoquée, ou soit simplement renvoyée aux postulats de Diderot dans son paradoxe sur le comédien, est la preuve d'un manque de sens historique et d'une grave inattention face aux transformations stylistiques, esthétiques – et donc sociales – des modes d'expression et des institutions liés au théâtre. D'ailleurs l'auto-dénégation est révélatrice : après cette apologie indigène (et sommaire) des particularités artistiques du métier, après de longues pages censées fournir une présentation de la dimension esthétique du jeu de l'acteur, l'auteure assure vouloir s'«attacher plus spécifiquement à la dimension de la qualification artistique, plutôt qu'à la dimension esthétique de l'activité artistique» (p. 135).

C. Paradeise reconnaît «le caractère très disparate des situations que recouvre l'activité de comédien» (p. 210); mais cela ne suffit guère, car le disparate est non seulement dans les activités et les situations, mais aussi dans les manières de concevoir, de définir et d'accomplir ces activités. Elle finit par fournir des définitions supposément sociologiques, mais en réalité assez obscures (p. 128) : «le travail sur le rôle consiste à construire la qualification du rôle en élaborant l'accord entre les caractéristiques d'un poste de travail (négociées avec l'auteur et le metteur en scène) et les caractéristiques d'une personne (nées de l'apprentissage du comédien).» L'expression est bizarre et, sous couvert de relativisme sociologique, fait fond sur des conceptions esthétiquement courtes et conservatrices.

De plus, même en s'en tenant à la dimension spécifique de la qualification des comédiens, il est téméraire de circonscrire le théâtre français dans une opposition entre la Comédie Française et un type fort composite dit de théâtre de tréteaux (et en faisant hâtivement de celui-ci une sorte de continuation du naturalisme (p. 145) tout en citant des gens qui affirment – raisonnablement – le contraire (p. 148)). L'analyse court à la catastrophe en négligeant la diversité de ce théâtre de tréteaux, de Copeau au Grand Magic Circus, ou de Dullin au Théâtre du Soleil; en omettant également de prendre en considération une institution théâtrale qui a eu un poids décisif, institutionnellement et artistiquement, en France : les Théâtres nationaux populaires, en particulier dans leur figure des années 50 et 60. Même si la Comédie Française, présentée comme une sorte d'archétype, occupe une place centrale dans le dispositif du théâtre français, hier et aujourd'hui, il est difficile de prétendre qu'elle constitue un des deux modèles de fonctionnement dont l'opposition permet de penser adéquatement les modalités de l'expression, de la qualification et de l'emploi, et plus généralement l'institution théâtrale française.

Le cinquième chapitre, enfin, revient sur un domaine où l'auteure fait montre d'une compétence rare : il présente et analyse les conventions collectives, décèle l'impact des règles formalisées à la fois sur les employeurs et sur les employés, évoque la multiplicité des règles et la complexité des phénomènes de dérégulation à l'œuvre dans ce champ professionnel.

Le lecteur y trouvera des informations sur la constitution des syndicats d'artistes, ainsi que sur celle des organisations d'employeurs et sur l'avènement de l'intervention de l'Etat en ce domaine. Il lira aussi des réflexions stimulantes sur la notion de convention et de règle – en particulier la mise en œuvre d'une distinction entre la super-règle, définissant l'existence d'un jeu et d'un conflit entre les partenaires sociaux, et les règles de contenu, internes au jeu. Référence est faite

au droit du travail, avec un historique des acquis sociaux, avec une description des prises de position des partenaires en présence. On voit avec intérêt comment s'articulent les définitions du cachet et des prestations sociales en faveur des comédiens. Le lecteur est amené à comprendre ce qui se passe dans cette jungle réglementaire, et pour quelles raisons les comédiens ont intérêt à jouer avec le jeu, à se mettre en marge de la loi ou carrément hors-la-loi, à, disent certains, abuser de leurs droits ...

Ce chapitre propose un tableau très noir de la transformation des permanents en intermittents, de la précarisation généralisée qui accompagne l'explosion des entreprises de spectacle enregistré. La généralisation de l'intermittence correspond à «une extériorisation croissante des coûts salariaux des entreprises de spectacle sur la collectivité» (p. 195; l'auteure évoque le fait que les répétitions ont, de manière récurrente, lieu durant des périodes où les comédiens bénéficient de prestations de chômage). Sujet de scandale pour les organisations patronales : le Centre National du Patronat Français a vivement critiqué le fait que les caisses de chômage deviennent le premier mécène de France, et que de plus en plus d'entreprises audio-visuelles tablent sur l'intermittence des interprètes et des techniciens. Mais c'est le cas aussi dans le théâtre indépendant : «L'allocation-chômage forme aujourd'hui une part indispensable de la rétribution du travail, comptabilisée comme telle par les employeurs comme par les salariés» (p. 196).

Ce chapitre, informativement précieux pour qui ne connaît pas les arcanes et les dédales de la situation française du monde du spectacle, reste néanmoins un peu décalé par rapport à l'objet et au titre du livre : il présente longuement des chiffres globaux et des principes et débats juridiques fondant les dépenses sociales pour les professionnels du spectacle. On regrettera en outre que l'étude sociologique fasse place à une présentation française de la réalité française du théâtre français. Non seulement les analyses esthétiques auraient gagné en richesse à être placées dans une perspective plus largement comparative et critique, mais il aurait été intéressant de montrer les similitudes et les différences avec des pays proches géographiquement (en particulier l'Allemagne) pour ce qui est des politiques culturelles. Les variations de la profession et des conditions dans lesquelles elle s'exerce, rendent la comparaison heuristique.

C. Paradeise a voulu «décrypter un métier réputé 'atypique' selon des méthodes établies pour l'étude de mondes de travail 'ordinaires'» (p. 10). Elle rend compte de ce qu'est une catégorie socio-professionnelle, liste des activités plus ou moins cohérentes, témoigne d'un ethos corporatif et/ou artistique, interroge une population d'«acteurs sociaux» exerçant tout ou partie de ces activités. Elle est parvenue à équilibrer l'analyse de cette profession (ou de cette occupation) dans ce qu'elle a de commun, et la mise en évidence des spécificités qui la caractérisent (ainsi du flou de la distinction entre amateurisme et professionnalisme, ainsi du taux de sortie de la profession, ainsi des périodes de non-travail qui ne sont pas nécessairement des temps de chômage même si elles sont rétribuées par les allocations). On regrettera toutefois que n'ait pas été mieux mise en évidence la tension entre ce souci de décryptage et le constat que «les critères externes sont impuissants à délimiter la population de référence sans mutiler arbitrairement les structures de comportement et les logiques d'action qui la singularisent» (p. 21).

Il reste pour conclure à se demander comment ce livre s'articule à la production sociologique contemporaine. Faute de pouvoir traiter extensivement la question, je me permettrai un sursaut d'humeur sur ce sujet.

Les concepts et les auteurs auxquels se réfère la recherche la localisent aisément dans le paysage sociologique français : il

y est question de réseaux, de mondes de l'art, de conventions. L'affiliation théorique est donc bien visible, même si certains concepts ne donnent pas lieu à une définition très explicite – ainsi de la notion de réseau, employée en permanence, mais de manière quelque peu tacite; par contre, on trouvera d'utiles références et citations concernant tant la notion de monde de l'art que celle de convention.

Ce que l'on ne trouvera pas, c'est une argumentation en faveur de ces concepts et de ces conceptions, en tant qu'ils sont opposés à d'autres formes de sociologie de l'art. Les silences du livre sont une démonstration – une de plus – de la chapellisation de la sociologie française. Une mise en évidence des mérites de la notion de monde de l'art, empruntée à Becker, aurait pu être conduite en opposant ce concept à celui de champ. Ni l'un ni l'autre ne doivent être des totems de la sociologie de l'art; précisément pour les relativiser, leur élucidation réciproque aurait été bienvenue, dans une recherche empirique consciente des moyens théoriques qu'elle met en œuvre.

Je n'aurai de cesse de m'étonner de la faculté d'oubli des sociologues les uns par rapport aux autres, de leur capacité de ne pas relier la filière à laquelle ils appartiennent à celle des partenaires et adversaires théoriques. Ici, le courant beckerien / mengerien / conventionnel est retenu. C'est bien. Mais c'est au prix de l'annulation pure et simple de l'analyse classique en termes de rôles sociaux et de statuts, ainsi que de l'analyse de Bourdieu en termes d'habitus et de champs. On peut très bien imaginer que ces dernières sont inadéquates, voire mauvaises; mais ce qui surprend c'est le tabou de leur mention, même critique. La production sociologique française semble condamnée à devenir une série de séries, quatre ou cinq suites de monologues qui s'ignorent réciproquement. Cela porterait à sourire si cela ne démontrait pas l'incapacité des sociologues à se constituer publiquement en producteurs auto-réflexifs de connaissance.

Jean-Yves Pidoux
Institut de sociologie des communications de masse
Lausanne

Karrer, Dieter (1998), Die Last des Unterschieds. Biographie, Lebensführung und Habitus von Arbeitern und Angestellten im Vergleich, Opladen, Westdeutscher Verlag. 337 S., DM 68,–

Kein anderes Paradigma hat in den letzten 15 Jahren die Diskussion über die Beziehung zwischen Individuum und Gesellschaft stärker geprägt als jenes der Individualisierung. Und dies weit über die engen Fachzirkel der Soziologie hinaus. Beck und verwandte Soziologinnen und Soziologen haben einen Fundus von Begriffen eingeführt, deren Stärke weniger in der analytischen Schärfe als in ihrer plakativen Plausibilität liegt, und die damit zu Leitbegriffen geworden sind. Unter ‚Individualisierung', ‚Fahrstuhleffekt', ‚Bastelbiographie' oder ‚Multioptionsgesellschaft' können sich alle etwas vorstellen.

Kaum hinterfragt bleibt allerdings, ob ‚Individualisierung', also das Lösen von Individuen aus sinnbildenden und handlungsleitenden traditionellen Bindungen der Familie, dörflichen Gemeinschaft, Religion, Klasse usw., sich überall im sozialen Raum gleichermassen durchsetzt. Bezeichnenderweise schöpft die Theorie der Individualisierung ihre empirische Evidenz vorwiegend aus Untersuchungen in gesellschaftlich gehobenen oder noch jungen, ‚unverfestigten' Milieus. Beck tönt im Zusammenhang mit seinem Begriff des ‚Fahrstuhleffekts' zwar an, dass sich die Ungleichheitsrelationen in den letzten Jahrzehnten kaum verändert hätten, während sich die individuelle Teilhabe an ge-

sellschaftlichen Gütern insgesamt nach oben verschoben habe. Ob sich aber die postulierten Individualisierungsschübe in verschiedenen Milieus gleich vollziehen, wird nicht problematisiert.

Bei dieser Frage setzt Karrers Untersuchung an: Wie äussert sich Individualisierung in den biographischen Verläufen, im Habitus und den Selbst- und Gesellschaftsbildern ‚einfacher' ArbeiterInnen und Angestellter? Empirische Klärungsversuche der Lebensstilforschung bleiben fast durchwegs einer substanzialistischen Oberfläche verhaftet. Es wird beispielsweise danach gefragt, ob und wie oft jemand bestimmte Güter konsumiert. Aber bedeuten Surf-Ferien am Meer oder ein Opernhausbesuch für einen Topmanager der Migros dasselbe wie für eine Kassiererin?

Karrer hat 18 narrative Interviews geführt und sie detailliert ausgewertet. An Bourdieus Habituskonzept anknüpfend geht es ihm auf der theoretischen Ebene darum, das Individualisierungsparadigma um die Dimension des sozialen Raums zu erweitern. Die Position im sozialen Raum ist nicht allein durch die momentane statische Lage auf den grundlegenden Statusdimensionen - Beruf, Bildung, Einkommen usw. - begründet, sondern zusätzlich durch die Dynamik dieser Lagen, wie sie sich in biographischen Verläufen spiegelt: sozialer Auf- oder Abstieg in Bezug auf das Herkunftsmilieu, aktuelle Lebensphase, soziale Position des Partners bzw. der Partnerin. Entsprechend diesem Konzept drehen sich die Interviews um Formen des Lebenslaufs, Laufbahn und aktuelle soziale Position, alltägliche Lebensführung, Geschmack, Vorlieben und Ansprüche sowie um die soziokulturelle Verortung.

Ich möchte einige bedeutende Resultate der Untersuchung darstellen. Nach einer kurzen Skizze der im sozialen Raum unterschiedlich positionierten Befragten geht es um den Beitrag der Studie zur Diskussion einiger individualisierungstheoretischer Thesen.

Die 18 Anfang der 90er Jahre zwischen 25 und 45 Jahre alten befragten Personen, die alle im Raum Zürich leben, lassen sich in drei Statuspositionen unterteilen: Je zwei Männer und Frauen sind un-/angelernte Arbeiter, vier sind Facharbeiter (alle männlich) und acht gelernte Büroangestellte, wovon drei Männer und fünf Frauen. Sämtliche Befragte sind schweizerischer Nationalität und in der Schweiz aufgewachsen, was die Untersuchung methodisch erheblich erleichtert hat.

Die befragten un- und angelernten Arbeiterinnen und Arbeiter sind heute in der Spedition, im Lager oder im Verkauf tätig. Ihre Partnerinnen oder Partner sind im sozialen Raum sehr nah angesiedelt. Sie sind Chauffeur, Lagerist oder Schneiderin. Mit einer Ausnahme entstammen alle einem Herkunftsmilieu, das dem heutigen ähnlich war. Die relativen Positionen der befragten Facharbeiter sind uneinheitlicher. Es gibt im Vergleich zum Herkunftsmilieu sowohl Konstanz als auch Auf- und Abstieg. So haben die Väter aller Facharbeiter ebenfalls Berufslehren absolviert. Die beruflichen Funktionen der Facharbeiter sind etwa Leiter einer Spritzerei, kaufmännischer Angestellter oder Lagerist. Die Partnerinnen zweier Befragter haben einen höheren beruflichen Status als sie selbst, und der Autor findet in den Gesprächen Hinweise auf Rangspannungen. Die Partnerinnen der beiden anderen Facharbeiter, die selbst als Automechaniker und Leichtbaumonteur im Raketenbau arbeiten, sind Hausfrauen. Die weiblichen Büroangestellten arbeiten als Chefsekretärin, im Empfang der Direktionsetage oder an der Kaderschule der Bank, die männlichen Befragten sind Buchhalter oder Chefstellvertreter. Gegenüber dem Herkunftsmilieus gibt es auch hier sowohl Auf- als auch Abstiege. In einem Fall wurde ein relativer sozialer Abstieg durch eine Krankheit während der Gymnasiumszeit ausgelöst.

Eine zentrale These im Individualisierungsdiskurs ist der Bedeutungsverlust der

Arbeit für das Selbstbild und den Habitus des Individuums. Es fragt sich also, wie es sich mit der Zentralität von Arbeit in verschiedenen Positionen des sozialen Raumes verhält.

Die biographischen Erzählungen der un- und angelernten Männer sind praktisch ausschliesslich berufszentriert. Überhaupt stellt Arbeit einen zentralen Wert in den männlichen Biographien dar. Bei den Frauen hingegen stehen familiale Konstellationen (v.a. Scheidung, Kinder) im Vordergrund der Erzählungen. Die Erwerbsarbeit ist für sie simple Notwendigkeit zum Überleben, und eine Identifikation mit der Arbeit findet sich hier erheblich seltener als bei den Männern.

Für einen Teil der Facharbeiter ist Arbeit mehr als nur eine ökonomische Kategorie, sie ist auch Mittel der gesellschaftlichen und moralischen Integration. Die Zentralität von Arbeit wird von anderen Facharbeitern, die von normalbiographischen Mustern abweichen, etwas relativiert. Generell grenzt sich der Arbeitsbegriff der Facharbeiter ab von allem ‚Theoretischen'. Das Handwerk vermittelt die Identität. Pragmatismus steht ‚Sturheit' und ‚Festgefahrensein' gegenüber.

Für die Angestellten ist Arbeit im doppelten Sinne etwas Notwendiges: ein Müssen, aber auch etwas Elementares. In erheblich stärkerem Masse als die Arbeiter identifizieren sie sich mit der Arbeit und deren Inhalten, teilweise ‚lebt man für den Beruf' und sieht die Freizeit als Ergänzung oder als Ausgleich. Interessanterweise tendieren die jüngeren interviewten Frauen dazu, sich unabhängig von allfälliger Familienarbeit und traditionellen Wertvorstellungen auch beruflich weiterentwickeln zu wollen und sich dadurch selbst abzusichern.

Die Bedeutung von Bildung hat in den letzten Jahrzehnten ohne Zweifel in allen gesellschaftlichen Sphären zugenommen. Mit den zusätzlichen Bildungsmöglichkeiten wird in Individualisierungsdiskussionen oft die Vorstellung genährt, Berufslaufbahnen seien heute entfesselt, liessen sich in freier Wahl gestalten (‚Bastelbiographien'). Inwieweit bestätigen Karrers Beobachtungen diese Vorstellungen?

In keiner der Herkunftsfamilien von un- und angelernten Arbeitern war Bildung wichtig, und deren Bedeutungszunahme wird in diesem Milieu häufig massiv abgewehrt. Einem Arbeiter drängt sich beim Gedanken an seine schulische Karriere das Bild eines Mühlrads auf: das Gefühl erdrückt zu werden und einem unbeeinflussbaren Mechanismus ausgeliefert zu sein. In der Metapher des Mühlrads - so Karrer - steckt aber auch die Unterscheidung zwischen grob (ungebildet) und fein, geschliffen (gebildet). Den relativen schulischen Misser-folg erklären alle vier Befragten ‚entlastend' mit äusseren, zugewiesenen Faktoren, etwa dem frühen Tod eines Elternteils oder einer eigenen schweren Krankheit. Bildungstitel werden als ‚Show' erfahren. Ihr wird die eigene ‚Ehrlichkeit' gegenübergestellt: Wichtig ist was man im Moment leistet, nicht was man (aufgrund ‚eines solchen Papiers') zu leisten verspricht.

Auch in den Herkunftsmilieus der Facharbeiter hatte Bildung eine relativ geringe Bedeutung. Man erwartete von den Kindern gerade, dass sie eine handwerkliche Lehre absolvierten, aber mehr nicht: so viel Bildung wie nötig, nicht soviel wie möglich. In ihren Bildungserwartungen grenzten die Eltern das Denkbare klar vom Undenkbaren ab. Wichtiger als Bildung ist für die Facharbeiter das körperliche Ethos. Ihr Arbeitsbegriff ist generell durch den Gegensatz Praktiker - Theoretiker geprägt, und Bildungs- oder Kompetenzlücken werden mit ‚Stolz in der Resignation' umgewertet. Aus der Not der Sprache macht ein Facharbeiter eine Tugend: „Ich kann nicht telefonieren, das ist für mich nicht arbeiten."

Im Herkunftsmilieu der Angestellten aus der unteren Mitte im sozialen Raum

wurde der Bildung ebenfalls relativ geringe Bedeutung beigemessen. Männer halten das Ethos der Konstanz und der Anpassung an das Gewohnte und Bewährte hoch, sowohl beruflich als auch privat. Anders sah es dagegen in den Herkunftsfamilien des Angestelltenmilieus aus der oberen Mitte des sozialen Raums aus, wo Bildung und höhere Kultur, etwa in Form gemeinsamen Musizierens oder elterlicher Hausaufgabenhilfe und -kontrolle, einen hohen Stellenwert genoss. Diese Eltern waren bemüht, das Bildungskapital ihrer Kinder zu fördern.

Die Individualisierungstheorie legt auch nahe, dass Lebensstile und persönlicher Geschmack immer mehr zu einer privaten, von soziologischen Gemeinsamkeiten losgelösten und somit frei wählbaren Angelegenheit würden. Karrer spricht mit seinen Interviewpartnern über Luxuslimousinen, fragt nach Bücherlektüre, klassischer Musik oder dem Besuch eines Nobelrestaurants.

Der Alltag un-/angelernter Arbeiterinnen und Arbeiter gestaltet sich sehr gleichförmig und regelmässig. Dies vermittelt Vertrautheit und Geborgenheit und wirkt dadurch entlastend. Besonders die Männer lieben das Gewohnte und Bekannte. Einer von ihnen verbringt seit neun Jahren seine Ferien immer am selben Ort in der Nähe seines Herkunftsorts. Die Familie ist der vertraute und sichere Ort, der dem Einzelnen gegenüber der Gesellschaft Identität verschafft, und der Wunsch liegt nahe, sich auch den Betrieb als eine grosse Familie vorzustellen. Dieser starke Hang zur Harmonie scheint typisch für dieses Milieu, und er bestimmt den Alltag stark. Die Freizeitaktivitäten der un- und angelernten Arbeiter sind gering. Werden welche genannt, sind es Tätigkeiten, die gesellschaftlich als ‚anspruchslos' taxiert werden: „Ein wenig mit dem Motorrad rumfahren, und dann mit der Kleinen spazieren gehen". Der Geschmack ist in diesem Milieu durch mangelnde Mittel geprägt. Möbel und Kleider sollen preiswert und dauerhaft sein. Bestenfalls sollen sie ‚Gemütlichkeit' vermitteln. Allerdings zeigt sich ein geschlechtsspezifischer Unterschied: Männer nehmen den Gebrauchswert von Kleidern und Möbeln nach praktischen, Frauen mehr nach ästhetischen Kriterien wahr. Generell lässt sich für alle un-/angelernten ArbeiterInnen sagen, dass der Inhalt, Gebrauch, die Funktion wichtiger sind als die Form: „Die Wohnung ist nicht zum Ausstellen, sondern zum Leben." Es ist der Ort der Ungezwungenheit.

Der Lebensstil der Facharbeiter unterscheidet sich zwar von jenem der un- oder angelernten Arbeiter, doch zeichnet sich auch das Verhältnis der ‚handwerklichen' Facharbeiter durch grosse Distanz zur höheren Kultur aus. Diese repräsentiert für sie Norm, Schein, Etikette, dem sie Gefühl, Ehrlichkeit und Ungezwungenheit gegenüberstellen. Einen anderen Lebensstil haben die Facharbeiter, deren kulturelle Orientierung sich durch biographische Brüche etwas erweitert hat. Der Geschmack der Facharbeiter erstreckt sich über das bei den un-/angelernten Arbeitern präferierte ‚Populäre' hinaus auch zu ‚höheren' kulturellen Gütern. Für Facharbeiter mit mehr ökonomischem als Bildungskapital kann das den Besitz eines Luxuswagens (Porsche) bedeuten, für jene mit mehr Bildungs- als ökonomischem Kapital traditionelle Kultur, Bücher oder klassische Musik. Wichtiger als der Genuss solcher Güter selbst ist jedoch die durch den Habitus bestimmte Form ihrer Aneignung: In der Tonhalle besucht man ein Konzert des Panflötenspielers Zamfir, dessen virtuose Technik fasziniert, beim Sportwagen wird die Geschwindigkeit oder das schöne Motorengeräusch bewundert. Luxus müsse eben praktisch sein, interpretiert der Autor die Aussagen und verweist mit einem Zitat eines Facharbeiters auf den bereits bei den un-/angelernten Arbeitern angetroffenen geschlechtsspezifischen Aspekt: „Die Frauen kaufen mit den Augen, die Männer mit dem Verstand".

Den Angestellten ist die höhere Kultur bereits durch das Elternhaus oft näher, und der Luxus ist tendenziell auch Mittel zur Distinktion. Der Möglichkeitsraum erweitert sich bei einem Teil der Angestellten nicht bloss durch die materiellen, sondern auch durch die mentalen Voraussetzungen. In den Biographien taucht ein Schwanken zwischen verschiedenen Möglichkeiten auf. Das Experimentieren wird, zumindest vorübergehend, zum Stil der biographischen Lebensführung: ‚weitergehen statt durchstehen'. Dabei wird der vermeintliche Weg zum eigenen, ursprünglichen und echten Kern vor jeglicher gesellschaftlicher Deformation gesucht. In den Interviews fällt auf, dass die männlichen Angestellten jeweils eine Frau im Hintergrund haben, sei es Ehefrau oder Mutter, und dass ihre biographische Lebensführung noch weitgehend mit der traditionellen Geschlechterrolle übereinstimmt. Dabei thematisieren Männer die Geschlechterrolle nie, Frauen dagegen setzen der als Zumutung erfahrenen Geschlechterrolle ihre ‚eigenen Wünsche' entgegen. Die biographischen Verläufe der Frauen legen einen Generationunterschied mit Scheidelinie in den 60er Jahren frei: Vorher konnten sich Frauen nur durch Heirat aus ihrem Herkunftsmilieu lösen, seither sind Such- und Experimentierphasen möglich geworden. Während die jüngere Bankangestellte ihre Situation an die Ansprüche anzupassen versucht, verschiebt die ältere ihre Ansprüche auf die Zukunft.

Die Vorstellung, die technologische Entwicklung der letzten Jahrzehnte habe die kulturelle Distanz im Arbeitsfeld aufgehoben, erweist sich als verfehlt. Die gegenseitigen Fremdbilder sprechen eine andere Sprache: Arbeiterinnen und Arbeiter (an)erkennen in der Bürotätigkeit nur bedingt Arbeit. Sie assoziieren mit einer sitzenden, nicht-manuellen beruflichen Tätigkeit Adjektive wie unmännlich, unpraktisch, unproduktiv und nur auf Schein ausgerichtet. Umgekehrt stellen Angestellte ihre Kultur der ‚natürlichen Einfachheit' (ungehobelt, unkultiviert) der Arbeiter gegenüber, ihren Geist deren Körperlichkeit und ihre Individualität der kollektiven Existenz. Anders als Arbeiterinnen oder Arbeiter erfahren sich Angestellte nicht als einer Schicht zugehörig, man rechnet sich der Mitte zu, die kein ‚Wir-Bild' kennt.

Bezeichnenderweise tritt die Rigidität der Arbeiter in den Beziehungen zu den betrieblichen Hierarchien im ausserbetrieblichen Alltag viel weniger in Erscheinung, ja hier wird sogar gerne auf privaten Umgang mit ‚einem Doktor' oder einem Unternehmer hingewiesen.

Aus Karrers Untersuchung wird klar, dass sich bei den befragten Arbeiterinnen, Arbeitern und Angestellten zwar durchwegs Individualisierungstendenzen äussern, dass aber Form, Intensität und Bedeutung je nach Position im sozialen Raum variieren und auch geschlechtsspezifisch erhebliche Unterschiede bestehen. Was für die einen Chancen, Öffnungen und ein neues Lebensgefühl erzeugt, bedeutet für andere Zwang, Bedrohung, Anmassung und Isolierung. Wo neben geringem ökonomischem Kapital auch das Bildungskapital knapp ist, bestehen nachvollziehbare Ängste vor einer Abwertung des Geborgenheit und Sicherheit versprechenden Kollektivs und vor der Aufwertung abstrakten, formalisierten Wissens gegenüber körperlich-handwerklicher Erfahrung. Wer biographische Brüche erlebt hat, kann solche Ängste zum Teil relativieren und eher neue Chancen erkennen. In dieser Untersuchung sind öfter Frauen von (forcierten) Individualisierungsschüben betroffen, wogegen die Biographien der Männer traditionellen Arbeitsrollen verhaftet bleiben.

Die vorliegende Dissertation ist keine knochentrockene theoretische Abhandlung. Die Lektüre ist schon allein wegen der exakten Beschreibungen der Lebensverhältnisse, der Biographien und der minuziösen Auseinandersetzung mit den Details des Alltags ein Genuss. Die Inter-

views zeichnen ein facettenreiches Bild der Gesprächspartnerinnen und -partner. Der Autor geht dabei subtil vor, lässt sich nicht mit einfachen, ausweichenden Antworten abspeisen, konfrontiert einzelne Aussagen mit anderen Gesprächspassagen und entwickelt so plausible Interpretationen. Sich seiner Position als akademischer Befrager bewusst, macht er Versuche von Interviewpartnern aus, die eigene Person oder das eigene Milieu ihm gegenüber aufzuwerten, etwa wenn ein Befragter sich als ‚Erster Magaziner' bezeichnet, ein zweiter von einer Handelsschule spricht, die er besucht habe, die sich aber später als Schreibmaschinenkurs entpuppt, oder wenn ein Hilfsarbeiter den Beruf des Vaters mit Goldschmied bezeichnet, um danach korrigierend auf Kupferschmied zu kommen.

Die Untersuchung wirft aber auch methodische Fragen auf: Das beschränkte Universum der 18 Befragten - alle sind schweizerischer Nationalität, mittleren Alters und leben im selben urbanen Raum - zeigt gleichzeitig bereits eine grosse Vielfalt von Dimensionen, welche Lebensführung, Habitus und Geschmack beeinflussen: Geschlecht, Herkunftskontext, Urbanitätsgrad, relative Position gegenüber Partnerin oder Partner, Gesundheit. Bei einer Verbreiterung des Befragungsuniversums wären mühelos weitere Dimensionen wie ethnische Zugehörigkeit, religiöse, konfessionelle oder sexuelle Präferenzen, Hautfarbe, Behinderungen usw. hinzuzufügen. Damit erscheint es aber fraglich, ob das relativ einfache Modell des sozialen Raumes die gesellschaftliche Komplexität noch hinreichend abzubilden vermag. Auch wer wie der Autor einen voreiligen Repräsentativitätsanspruch zurückweist, würde gerne wissen, wofür die gefundenen Muster sozialen Verhaltens und Empfindens stehen.

Mit Hilfe seiner elaborierten Befragungsmethode gelingt es Karrer, unten im sozialen Raum positionierte ‚einfache Leute' sehr detail- und facettenreich zu porträtieren und wichtige Bezüge herzustellen. Gerne sähe man die eindrückliche Befragungstechnik, die sich von platten, substanzialistisch konzipierten Umfragen absetzt, auch auf andere Bezirke im sozialen Raum angewendet, insbesondere dort, wo die Individuen reichlich mit Bildungskapital ausgestattet sind. Trotz gewisser Zweifel, ob ein vergleichbarer Zugang zum ‚Herz' der Befragten dort auch möglich ist.

Martin Wicki
Bundesamt für Sozialversicherungen
Bern

Gilles Pronovost, *Sociologie du temps*, Bruxelles, De Boeck, 1996, 183 p.

Le temps a été sujet de recherche dans plusieurs disciplines et sous des angles très divers. Malgré les réticences de Braudel, qui considère le temps comme le domaine par excellence de l'historien, il est aussi matière d'étude des sociologues, comme l'affirme G. Pronovost, et ceci depuis Durkheim jusqu'à nos jours.

Les études des transformations sociales, de la dynamique des rapports sociaux, de la vie quotidienne, entre autres, doivent tenir compte du temps dans leurs analyses. La sociologie du temps s'occupe notamment de l'étude des temps sociaux.

L'auteur de cet ouvrage, professeur de sociologie à l'Université du Québec à Trois-Rivières, s'est donné comme but de recueillir les plus importants travaux sociologiques qui ont abordé la problématique du temps et de nous présenter en huit chapitres une synthèse sur l'essentiel de ces travaux. Nous participons à travers cette lecture au regard critique d'un expert dans ce domaine, aux questions qu'il se pose et aussi à certaines propositions et motions qui lui sont propres, parfois bien propres.

L'importante quantité de références, donnant accès à une bibliographie de presque 200 ouvrages, permet non seule-

ment de se familiariser avec le sujet, mais aussi de découvrir les axes actuels d'intérêt dans les études du temps en sociologie.

Chaque chapitre aborde un aspect spécifique de l'étude du temps. Ce qui permet de les lire dans le désordre. Une lecture suivie cependant, révèle la répétition de certaines idées, faisant penser à un moment donné, que la problématique du temps en sociologie ne se résume qu'à ces quelques idées-là; elles peuvent s'entrevoir dans une phrase de F. Braudel citée en exergue du deuxième chapitre : «... cette durée sociale, ces temps multiples et contradictoires de la vie des hommes, qui ne sont pas seulement la substance du passé, mais aussi l'étoffe de la vie sociale».

La nécessité de synthèse propre à ce type d'ouvrage, a pour effet, de ne faire que survoler les matières. Ceci est déploré a plusieurs reprises par l'auteur lui-même.

Tous les chapitres ont une introduction et une conclusion facilitant ainsi, en principe, la tâche du lecteur. La conclusion du chapitre trois, sur les conceptions sociales du temps, à la différence des autres, est beaucoup plus longue et introduit des nouvelles idées qui n'ont pas été vraiment développées auparavant. Par ailleurs, un point regrettable au niveau de la forme, est l'abondance des fautes (de frappe et de grammaire).

Dans le premier chapitre, de nature historique, G. Pronovost nous rappelle que Durkheim définit le temps comme le produit d'une «conscience collective» et que le temps social est une notion issue de l'école durkheimienne. Il nous montre ensuite que pour G. H. Mead l'analyse du temps doit se faire à partir du «présent», seul lieu de réalité; il n'y a de social que parce qu'il y a construction inédite d'un présent fait autant de ce qui le précède que de ce qui se passe. Pour Mead, le processus de construction du soi implique non pas le seul «autrui généralisé» mais bien une pluralité de systèmes temporels de références simultanées. Le «soi» de Mead, selon l'auteur, participe simultanément à plusieurs temporalités; il est à la croisée de la multiplicité de systèmes temporels qu'implique l'expérience sociale.

La notion du temps change avec l'avènement des études de budget-temps. Le temps est lié aux activités humaines qui le composent. Pour Sorokin et Merton, ce sont elles qui donnent une signification au temps social et servent de point de référence pour distinguer les diverses catégories de temps sociaux. Le temps social est aussi l'expression du rythme des groupes sociaux. Sorokin est, selon notre auteur, le principal représentant de la sociologie du temps aux Etats-Unis, dans l'entre deux guerres. Grâce à Gurvitch (1963) la sociologie du temps regagne de l'intérêt en Europe. C'est lui qui introduit l'idée de diversité et d'hétérogénéité des temps sociaux. On lui doit la distinction entre les temps «macrosociaux» et les temps «microsociaux».

L'étude du temps reprend force dans les dernières décennies. La qualité des études empiriques et le développement de la conceptualisation dans la sociologie du temps sont propres à la période actuelle.

La diversité des temps sociaux renvoie a des études sur le temps de travail, sur le temps scolaire, sur les rythmes et contraintes du temps familial, sur le temps libre. Il faut reconnaître à la sociologie de loisirs, nous dit l'auteur, son intérêt constant pour l'étude des temps sociaux, elle a été pionnière dans les sociologies spécialisées.

Le deuxième chapitre parle de la formation des temps modernes en Occident. Comprendre la genèse des temps actuels, implique pouvoir parcourir les différents événements qui ont marqué le passage d'un système de différenciation des temps sociaux à un autre. C'est-à-dire, le passage d'un système d'influence archaïque qui différencie un temps profane d'un temps religieux, à un système influencé par l'émergence du travail

industriel, distinguant le temps du travail du temps libre. Pour E. P. Thompson, l'industrialisation peut être envisagée comme une différenciation technologique violente entre le travail et la vie. C'est pourquoi, dit Pronovost, le travail définit le temps-pivot des sociétés industrielles, celui autour duquel l'ensemble des autres temps sociaux a été redéployé. Un des phénomènes majeurs de l'après-guerre est celui de l'extension considérable du temps hors travail, dont le contenu des activités tend à se diversifier, donnant naissance à un nombre croissant d'organisations, d'industries et de services, étant même pris en charge en partie par l'instance politique et des organismes parapublics.

Le troisième chapitre aborde les différentes conceptions du temps. Ce qui a été dit dans le deuxième chapitre de manière très générale, dans une perspective socio-historique (peu approfondie) est repris ici sous un autre angle. L'objectif est d'abord de relever, à partir des études anthropologiques, les conceptions et représentations du temps des sociétés traditionnelles, et d'autre part, grâce aux recherches récentes, d'établir aussi certains traits communs (malgré les disparités sociales, culturelles, selon l'âge, etc.) dans les conceptions du temps des sociétés contemporaines. Ces traits communs donnent lieu à une sorte de typologie construite selon quatre dimensions : la légitimité et valeur du temps, la mesure du temps, les stratégies temporelles et l'horizon temporel.

Le quatrième chapitre parle de la pluralité des temps sociaux. Les acteurs sociaux doivent composer avec une diversité de cadres temporels, avec une multiplicité des rapports au passé, au présent et à l'avenir.

Pronovost propose une taxonomie des temps sociaux selon quatre grandes catégories : la première distinguant deux sortes de rapports à l'historicité, la deuxième renvoyant à la structuration des activités, la troisième se réfèrant aux valeurs, normes et significations des temps sociaux et la quatrième portant sur les échelles de temps.

Le chapitre cinq se réfère aux mesures et emplois du temps. Il présente la méthode de budget-temps et ses origines. Succinctement elle consiste à décrire de manière précise l'utilisation du temps d'une personne tout au long d'une ou des plusieurs journées. Sont aussi exposées, les critiques et particularités de cette méthode, son évolution et sa pratique au niveau international et certaines comparaisons touchant à la vie quotidienne des citoyens en France, au Canada et aux Etats-Unis. Quelques tableaux accompagnés d'une réflexion, illustrent assez bien certains points d'intérêt et laissent entrevoir, comme le dit l'auteur, la richesse des informations que l'on peut tirer des enquêtes de budget-temps.

Le sixième chapitre appelé «Temps, générations et cycles de vie», parle d'abord du rapport des groupes et classes sociales au temps et ensuite des représentations du temps selon les générations et les cycles de vie. D'après certaines recherches, la stratification sociale joue aussi un rôle déterminant, dans les conceptions et significations du temps. L'une des principales inégalités sociales face au temps est l'autonomie ou non dans l'organisation du temps.

Dans la deuxième partie de ce chapitre, sur l'analyse du rapport entre les générations et le temps, Pronovost prend les jeunes, les femmes et les personnes âgées. L'insertion des «femmes» entre ces deux autres groupes d'acteurs sociaux est inusitée et ne peut pas être considérée comme une génération, l'analyse de ce groupe reste isolée. En fait, il n'analyse que deux générations : les jeunes et les personnes âgées, plus tard il prendra la génération de cinquante ans et il la mettra en rapport avec celle des jeunes. (Nous y reviendrons). D'autre part, on ne sait pas pourquoi, à aucun moment il n'est question d'analyser le temps chez les enfants.

Les propos de l'auteur ici sont généraux et ses conclusions un peu rapides. Par exemple, en établissant un lien entre le temps et le rapport entre les générations, il dit : «... nos propres travaux sur les générations nous mènent à conclure que *l'une des grandes ruptures actuelles* dans les conceptions du temps, en terme de représentation dominante des acteurs historiques principaux et des modèles culturels des comportements est celle qui s'est établie entre les 'jeunes', d'une part et les autres générations, d'autre part.» (C'est moi qui souligne). Est-ce que nous pouvons dire que l'opposition entre une génération «jeune» et les générations «adultes», date d'aujourd'hui ? Depuis quand et jusqu'à quand leur conception du temps était la même ?

Ces réflexions se basent sur une étude sur la participation culturelle en fonction de l'âge. Ensuite, Pronovost prend la génération de la cinquantaine actuelle et l'élève au rang d'une classe sociale qu'il appelle la «classe des parvenus». Il affirme que tous ceux qui ont aujourd'hui cinquante ans se trouvent dans une situation privilégiée (!) et que c'est cela, en gros, qui a permis, aujourd'hui la formation d'une identité sociale chez les jeunes (!).

Pour parler des rapports intergénérationnels, il analyse l'appropriation de nouvelles technologies de l'information et de la communication. Ses propos sont à nouveau schématiques. La prolifération d'appareils de télévision dans les maisons contribue selon lui au développement d'une sorte de «démocratie familiale» et d'une véritable socialisation intergénérationnelle aux nouveaux médias. Cette «démocratie familiale» pourrait être lue sous d'autres éclairages, reflétant des tendances moins socialisantes que celles que l'auteur veut lui donner. Enfin, l'introduction du micro-ordinateur est, selon lui, très souvent le fait des adultes, à une double fin instrumentale liée au travail et à la socialisation des enfants aux nouvelles technologies de l'information. Ces affirmations sont faites sans préciser les sources scientifiques.

Le chapitre sept, traite des principaux temps institutionnels : la famille, l'école, le travail, les industries du loisirs et de la culture. La socialisation des enfants au temps se fait autant par la famille que par l'école. Le travail est le temps institutionnel le plus développé dans ce chapitre. L'organisation de celui-ci détermine les diverses manières dont le temps est structuré. La spécialisation et la division du travail, dit l'auteur, ont introduit la nécessité de coordonner, de synchroniser et de planifier l'ensemble des tâches reliées à la production. Pronovost parle notamment de la réduction du temps de travail, de la flexibilité des horaires et de l'arbitrage entre temps de travail et temps libre. Toutes les recherches sur ces sujets montrent une tendance croissante pour la valorisation du temps libre.

En fin de chapitre, revient le thème habituel des études du temps : le problème de l'équilibre des temps institutionnels. Particulièrement, l'équilibre entre le travail, la famille et les loisirs ouvrant le sujet du dernier chapitre sur les problèmes liés à l'aménagement du temps. Celui-ci est défini comme la redistribution de l'ensemble ou d'une partie des temps sociaux et humains, de manière à permettre aux individus et aux collectivités, un usage du temps qui corresponde à leurs besoins et à leurs aspirations.

Pour conclure, en tant que lecteur nous avons l'impression par moments de nous trouver devant un patchwork d'idées vues sous des angles différents, mais qui ne sont en fin de comptes que toujours les mêmes : les problématiques liées à la non concordance entre les divers temps sociaux, avec entre autres, l'opposition classique, temps de travail – temps libre ou des problématiques liées à la représentation du temps de divers groupes ou acteurs sociaux. Celles qui peuvent être différentes ne concernent plus spécifiquement le problème des temps sociaux.

Un temps social implique necessairement un temps qui est liée à une activité humaine, c'est pour cela que la sociologie du temps ne peut pas être étudiée sans faire appel aux autres «sociologies» du travail, des loisirs, de la famille, de l'éducation, de la vie quotidienne, etc. ce qui fini par la rendre plus complexe et extrêmement vaste.

Pelagia Casassus
Service de la Recherche en éducation
Genève

König, René (1998a), *Die naturalistische Ästhetik in Frankreich und ihre Auflösung. Ein Beitrag zur systemwissenschaftlichen Betrachtung der Künstlerästhetik,* René König, *Schriften. Ausgabe letzter Hand,* (hrsg. von Heine von Aleman; Hans Joachim Hummell, Oliver König und Hans Peter Thurn), Bd. 1, Leske+Budrich, Opladen, 270 S.

König, René (1998b), *Kritik der historisch-existentialistischen Soziologie. Ein Beitrag zur Begründung einer objektiven Soziologie,* René König, *Schriften. Ausgabe letzter Hand,* (hrsg. von Heine von Aleman; Hans Joachim Hummell, Oliver König und Hans Peter Thurn), Bd. 3, Leske+Budrich, Opladen, 270 S.

Klein, Michael; König, Oliver, Hrsg., (1998), *René König Soziologe und Humanist. Texte aus vier Jahrzehnten,* Leske+Budrich, Opladen, 309 S.

Lüschen, Günther, Hrsg. (1998), *Das Moralische in der Soziologie,* (Beiträge eines internationalen Symposiums in der Werner-Reimers-Stiftung, Bad Homburg, 4. – 6. Juli 1996), Westdeutscher Verlag, Opladen, 318 S.

Obwohl es sich selbst als positivistisch ausflaggt, ist René Königs Denken sich seiner normativen Komponenten, seiner Erkenntnisinteressen durchaus inne. Soziologie erscheint hier als *„positive Wissenschaft vom Sozialen im Dienste der Krisenüberwindung"*, und ist in diesem Sinne keine szientistische Spielwiesenübung, sondern hat eine „stark ethische Komponente" (König 1998b, S. 9). Das Moralische liegt nicht bloss auf der Gegenstandsseite, es steckt auch in der Soziologie selbst (wie es der Titel der von Günther Lüschen herausgegebenen Beiträge eines posthum zum 90. Geburtstag Königs 1996 veranstalteten Symposiums zeigt). Was für die Moral gilt, gilt aber auch für die Macht. Soziologie tritt bei König offen mit einem geradezu elementaren Machtanspruch auf. Gesellschaft darf nicht sich selbst überlassen werden. König steht für die Überzeugung, dass Soziologie ein Instrument zur Pflege namentlich der demokratisch-rechtsstaatlichen Verfasstheit der Gesellschaft zu sein hat. Noch in einem Interview von 1976 (mit dem Michael Klein und Oliver König ihre Auswahl aus vier Jahrzehnten des Schaffens von René König beschliessen) hat König diesen hohen Anspruch an die Soziologie gleichsam ex negativo zum Ausdruck gebracht: mit der Einschätzung, dass die nationalsozialistische Bewegung nicht zum Durchbruch gekommen wäre, wenn *„die Deutschen (...) sich mehr mit Soziologie befasst hätten"* (Klein/König 1998, S. 301–309).

Das Selbstbewusstsein der Soziologie, das hier zum Ausdruck kommt, scheint in das gegenwärtige Selbstverständnis des Faches nicht mehr zu passen. Ja es muss heute gar befremden. Denn nicht nur ist gerade in jüngerer Zeit vieles über die unreineren Quellen der Soziologie und ihre Geschichte in Nationalsozialismus und Faschismus zutage gekommen. Vor allem weist die jüngere Debatte um die Rolle der Soziologie in der Gesellschaft in eine ganz andere Richtung. Soziologie sieht

sich nicht mehr als republikanische ‚Leitwissenschaft', nicht als ‚Hüterin', sondern - wo man sich auf die moralische Dimension des geistesgeschichtlichen Projekts Soziologie überhaupt einlässt - allenfalls noch als ‚Mitarbeiterin am gesellschaftlichen Konsens' (Vgl. Dirk Käslers Beitrag zur Zeit-Debatte um die Rolle der Soziologie). Aber komplementär zu Königs Selbstbewusstsein wird man auch solche modische Bescheidenheit mit Skepsis verfolgen müssen. Denn was unterscheidet, wenn dem wirklich so sein sollte, Soziologie dann noch von ihrem Gegenstand, den sozialen Akteuren? Was legitimiert dann noch Soziologie als spezialisierten Teil der Gesellschaft? Kann man sich wirklich damit beruhigen, dass die Soziologie halt auch nicht mehr weiss als die Gesellschaft? (So der Organisator der letztjährigen gemeinsamen Jahrestagung der Deutschen, Österreichischen und Schweizerischen Gesellschaft für Soziologie in Freiburg i.Br. auf die Frage, was der Kongress an Einsichten zutage gefördert habe) Angesichts einer Wissenschaft der Gesellschaft, die sich keinen Wissensvorsprung der Gesellschaft gegenüber mehr zutraut und ihre Existenz der Gesellschaft allenfalls noch über permanente Selbstdelegitimation kundtut, wird Königs Selbstbewusstsein auch Neugierde wecken. Aus welchen Quellen speist sich der Machtanspruch eines Denkens, das in positivistischer Tatsachenzugewandheit den Lehrstuhl für Soziologie zumindest insoweit für einen archimedischen Punkt hat halten können, als dass von ihm aus so etwas wie Überwindung gesellschaftlicher Krisen hätte möglich sein sollen?

Die Entstehung des Faches Soziologie ist für König mehr als nur die Verselbständigung einer Spezialdisziplin im modernen Fächerkanon. Sie ist vielmehr ein geistesgeschichtliches Ereignis: der Durchbruch des Denkens zur sozialen Wirklichkeit. *Die* Entwicklung *der* Soziologie sieht König, der Grenzgänger zwischen den Kulturkreisen Frankreichs und Deutschlands, als die Entwicklung der ‚positivistischen' Soziologie in Frankreich von Saint-Simon über Comte bis zu Durkheim - in prononcierter Opposition zum Deutschen kritisch-hermeneutischen Denken (und unter Unterschätzung der angelsächsisch-utilitaristischen Tradition. Vgl. dazu Hans Albert in Lüschen 1998, S. 53). Ihre geistesgeschichtliche Bedeutung sieht König darin liegen, dass sie einen „Bewusstseinsreinigungsprozess" (Klein/König 1998, S. 302) darstellt, in welchem das Denken sich von imaginär eingefärbter, kindlich-narzisstischer Selbstzuwendung löst und zur Wirklichkeit durchbricht. Mit der Soziologie wird das Denken über Soziales sachhaltig. Das Pathos der ‚Sachhaltigkeit' des Denkens durchweht das Werk Königs von seinem Interesse für die naturalistische Literatur in Frankreich, wie es sich in seiner 1931 publizierten Dissertation (König 1998a) niederschlägt, bis zur Bildung und Formung der weithin prägenden ‚Kölner Schule' der Soziologie. Eine methodische Schulung, wie König sie sich in der amerikanischen Soziologie entwickeln sah, sollte der Soziologie als empirischer Wissenschaft zugrundeliegen. Dem diente nicht zuletzt das ‚Handbuch der empirischen Sozialforschung', welches bis heute verbindliche Massstäbe gesetzt hat.

Wenn König vor allem dafür bekannt geworden ist, dass er die Durkheimsche Theorie und die amerikanische Empirie im deutschen Sprachraum bekannt gemacht hat, so waren dies doch nicht etwa blosse Übersetzungsleistungen, sondern Aufgaben, die sich aus einem eigenständig, originär geschöpften und an den Bedürfnissen und Krisen der Zeit orientierten Begriff der Soziologie ergaben. Von daher überrascht es nicht, dass der Verlag Leske und Budrich eine grosse, auf zwanzig Bände angelegte Ausgabe von René Königs Schriften angekündigt hat, deren Bände 1 und 3 nun vorliegen. Heine von Alemann, Hans-Joachim Hummell, Oliver König und Hans Peter Thurn über-

nehmen die nicht ganz leichte Aufgabe, dieses formal vielgestaltige und an Themen ausserordentlich reiche Werk in geschlossener Form zugänglich zu machen.

Die Formulierung der Programmatik von König war freilich nicht nur positiv werbend, sondern mitunter auch negativ, in der Form der Abgrenzungsrhetorik gehalten. *„Soziologie ohne Metaphysik und Werturteil"* hiess das irreführende Schlagwort, das unter den Kölner Schülern Königs kursierte. Und im Fischer-Lexikon ‚Soziologie', dessen meiste Einträge aus Königs Feder stammen, leitet die Abwendung von der Philosophie die Selbstdarstellung der Disziplin. Die *„Soziologie, die nichts als Soziologie ist"* ist dadurch doch gleichzeitig auch über das bestimmt, was sie *nicht* ist: Philosophie. *„Aus der in diesem Sinne verstandenen Soziologie werden (...) alle philosophisch ausgerichteten Betrachtungsweisen ausgemerzt"* (König 1958, S. 7). Was diese Fundamentalopposition des Programms anbelangt, ist nun der Band drei der Schriften René Konigs von besonderem Interesse. In seiner ‚Kritik der historisch-existenzialistischen Soziologie' werden nämlich die *philosophischen* Weichenstellungen explizit, die der entschlossenen Abwendung von der ‚philosophoiden' Soziologie zugrundeliegen, wie sie in Stellungsnahmen wie jener im Fischer Lexikon zum Ausdruck kommen. Wenn König später gegen Helmut Schelskys ‚reflexive Soziologie', die ‚transzendentale' Theorie der Gesellschaft ebenso polemisiert wie gegen Tendenzen der neueren Frankfurter Schule, so liegen dieser Haltung Überlegungen zugrunde, die König in seiner Habilitationsschrift entwickelt hat. Es ist bedauerlich, dass dieses Werk der damaligen Diskussion nicht zugänglich war. René König hat es grösstenteils in Berlin verfasst, dann aber nach seiner Emigration aus dem nationalsozialistischen Deutschland in Zürich eingereicht. Wohl nicht zuletzt wegen des der Soziologie in diesen Jahren nicht eben wohlgesonnenen Zürcher Klimas, das eine Bestallung Königs lange Zeit verhinderte (vgl. dazu die Untersuchung von Markus Zürcher 1996, Kap. 6), konnte das Werk damals nicht gedruckt werden. Und die 1975 von König besorgte Ausgabe fand dann nicht mehr die gebührende Beachtung. In dieser Schrift stellt König die dominierenden Bewegungen sozialwissenschaftlichen Denkens quasi als ‚Geist ohne Gegenstand' dar. Statt gemäss der positivistischen Erkenntnislehre an der Wirklichkeit Mass zu nehmen, „versinken" diese Theorien, wie König sagt, in „unendlicher Reflexion" (König 1998b, S. 160). Dabei geht König auf die Motive eines reflexiven Ansatzes sozialwissenschaftlichen Denkens durchaus ein. Er anerkennt, dass die Geistes- und Sozialwissenschaften ihrem Gegenstand nicht erst über die anvisierte „objektive Erkenntnis", sondern schon auf einer vorwissenschaftlichen Ebene verbunden sind. Die soziologische Beobachtung der Gesellschaft läuft schliesslich nicht über einen enthobenen ‚Blick von nirgendwo', sondern ist *Selbstbeobachtung der Gesellschaft in der Gesellschaft.* Andererseits steckt doch konstitutiv ein Moment von Distanziertheit, Unbeteiligtheit - Uninteressiertheit - im Sinn der Objektivität soziologischer Erkenntnis. Und insofern hat die Soziologie, wenn nicht einen ‚enthobenen', so doch einen „übergeordneten Standpunkt" (König 1998b, S. 202), den sie nur zugleich mit ihrer Wissenschaftlichkeit aufgeben kann. Dieses Spannungsverhältnis zwischen Distanz und Zugehörigkeit, wie es vom Verhältnis quantitativer und qualitativer Methoden der empirischen Sozialforschung bis hin zur Debatte zwischen Luhmanns Theorie der Beobachtung und Habermassens hermeneutischer Konzeption des sozialwissenschaftlichen Gegenstandsverhältnisses Soziologie und Sozialtheorie prägt, bildet den Ansatzpunkt für Königs Intervention. Wogegen er sich wehrt, sind Ansätze, die die reflexiv aufzudeckende ‚Zugehörigkeit' der Wissenschaft zur Gesell-

schaft gegen das Regulativ objektiver Erkenntnis, gegen die Haltung reiner Wissenschaftlichkeit ausspielen. Der Versuchung, sozialwissenschaftliche Erkenntnis quasi ‚objektivitätsfrei', als ‚unmittelbar lebensbedeutsam' zu konzipieren, sieht König dabei interessanterweise ‚linke' und ‚rechte' Theorien gleichermassen erliegen. Marxistisch-kritische Theorien ebenso wie historisch-hermeneutische Ansätze im Gefolge Diltheys - Siegfried Landshut ebenso wie etwa Hans Freyer - konzipieren laut König Wissenschaft nicht vom Ziel der Objektivität her, sondern quasi als Verlängerung der alltagsweltlich-interessierten Vertrautheit der Sozialwissenschaft mit Gesellschaft. An die Stelle des objektivierend-distanzierten Gegenstandsverhältnisses trete hier die ‚Teilnahme' der Wissenschaft an ihrem Gegenstand, die ‚vorwissenschaftliche Vertrautheit'. Indem die ‚historisch-existenzialistische Soziologie', wie König sie nennt, bei der reflexiven Vergewisserung dieses vorwissenschaftlichen Gegenstandsverhältnisses ansetzt, verfehle sie ihren objektiven Gegenstand, ja sie pervertiere den Gedanken der Wissenschaftlichkeit überhaupt. Denn diese Nähe von Wissenschaft und Gesellschaft sei keineswegs eine Ermöglichungsbedingung soziologischer Erkenntnis, sondern bedeute vielmehr eine Verwechslung, ja eine Kontamination wissenschaftlicher Erkenntnis mit ihrem Gegenstand. König spricht so schon in seiner Dissertation von einer „Verunreinigung" des Begriffs des Erkennens dadurch, dass das Subjekt des Erkennens „teilnehmend verflochten" werde in den gesellschaftlichen Zusammenhang (König 1998a, S. 228). Hier nun spricht König deutlicher noch von „Verderbnis" durch „Erweichung der Wissenschaft" (König 1998b. S. 92). Der Soziologie werde hier der ‚Standpunkt der reinen Objektivität' abgesprochen, sie werde in das gesellschaftliche Leben hineingezogen. Die Konsequenz davon sei, dass Soziologie ihr Mass nicht mehr an der Vorstellung wissenschaftlicher Objektivität nehme, sondern die Orientierung an Wahrheit zugunsten der Orientierung an gesellschaftlicher Wirksamkeit aufgebe. Nicht nur im Marxismus, sondern auch in den eher konservativen Geisteswissenschaften Diltheyscher Prägung sowie in der Fundamentalontologie Martin Heideggers sieht König so die wissenschaftliche Erkenntnis letztlich zur gesellschaftlichen, politischen Praxis degradiert. Willkürliches Wertengagement trete an die Stelle der Orientierung an „Sachforderungen" (König 1998a, S. 228). Es resultiert ein dogmatischer Dezisionismus. Und wenn der Königsche Entschluss zur Sachlichkeit, der ja immerhin selbst ein Wertengagement impliziert, auch seinerseits als dogmatisch bezeichnet werden kann, so sei er doch quasi „Dogmatismus mit negativem Vorzeichen" (König 1998a, S. 241).

Das Instrumentarium von Königs Kritik der ‚historisch-existenzialistischen Soziologie', diese Unterscheidung von objektiver wissenschaftlicher Wahrheit und gesellschaftlich-praktischer Wirksamkeit, wie sie König einmal auch in geschlechtskodierter Sprache einführt (vgl. König 1998b, S. 92 und S. 119), dürfte heute allerdings alles andere als selbstverständlich sein. Was aufhorchen lässt, ist die Emphase in Königs Begriff der Objektivität soziologischer Erkenntnis. Objektivität schreibt König - anders als Max Weber im Titel seines berühmten Aufsatzes - ohne Anführungszeichen. Dies gerade auch angesichts populärer neuerer, pragmatistischer Ansätze, die den Geltungssinn wissenschaftlicher Erkenntnis vom Sternenhimmel reiner Objektivität hinunterbringen und im Medium der zwischenmenschlichen Solidarität reformulieren (vgl. etwa Rorty 1988). Wie es auch immer mit ihrer politischen Virulenz steht: die Theoriekonstruktionsprobleme bleiben dieselben, und Königs Ansatz steht von daher in mannigfachen aktuellen Bezügen. Deutlich wird dies vor allem in Königs Heidegger-Kritik. Denn

hier bringt König seine Polemik auf den Gegensatz von Subjektivismus und Realismus. Das angeprangerte Denken, das sich in Reflexionszirkeln verliert und sich dadurch mit seinem Gegenstand kontaminiert, ist subjektivistisch. Es findet deshalb keinen objektiven Gegenstandsbezug, weil es alles ‚Ausserhalb', alles objektive, erkenntnisunabhängige Sein von vornherein negiert. Alle Gegenständlichkeit wird auf Gegebenheit reduziert, alles Sein auf subjektiven Sinn, so wie Heidegger in seiner Fundamentalontologie ja das Weltsein in seiner pragmatischen Verfügbarkeit für handelnde Subjekte gründen lässt. Vom Sein bleibt nur Menschensinn, Subjektivität in Gesellschaft und Geschichte. Für König, der sich in seinen Kommentaren zu Heidegger auch von Nicolai Hartmanns dezidiertem ‚kritischen Realismus' leiten lässt, liegt in dieser Negation der Transzendenz des Seins gleichsam das philosophische Grundproblem. Hier geht es um die erste Bedingung der Möglichkeit von Wissenschaft überhaupt. Denn diese Negation bedeutet, dass das Denken das aus dem Blick verliert, was ihm allein Mass geben kann: die Wirklichkeit. Haltlosigkeit ist deshalb die Folge dieser „Verschüttung alles verstehensjenseitigen Seins" (König 1998b, S. 138). Das Denken trifft überall nur noch sich selbst an, und muss gerade dadurch letztlich auch sich selbst verfehlen. Denn ein Selbstverhältnis baut sich, so König, nur auf der Grundlage eines Fremdverhältnisses auf (König 1998b S. 119). Das überdehnte, gleichsam differenzlose narzisstische Selbst ist ungreifbar, und das Denken ‚versinkt' in endlosen Introspektionszirkeln. Soziologie, dieses geistesgeschichtliche Projekt des ‚Durchbruchs' zur sozialen Wirklichkeit, dieser ‚Bewusstseinsreinigungsprozess', entgibt sich in ihrer historisch-existenzialistischen Form nicht nur der Möglichkeit, die Krisen, von denen soziologisches Denken ausgeht, zu bewältigen. König ist davon überzeugt, dass ein derart haltloses, weil subjektivistisch selbstzugewandtes Denken geradezu aktiv nach links ebenso wie nach rechts in die Katastrophe führt. Im Nationalsozialismus sieht König 1937 nichts anderes als den Existenzialismus als bürgerliche Entsprechung zum sozialistischen Bock gärtnern (König 1998b, S. 301)!

Hier wird nun die eingangs erwähnte Verbindung von Königs Wissen um die Erkenntnisinteressen der Soziologie (das in seiner selbstbewussten Überzeugung kulminiert, dass Soziologie die Katastrophe hätte verhindern können), mit seinem dezidiert positivistischen Ansatz deutlich. Wenn es gilt, vernagelte Reflexionszirkel und hermetische Sinnimmanenz aufzubrechen, ist nicht einer kritisch-hermeneutischen, sondern eben einer positivistischen, „rein theoretischen" Haltung (König 1998b, S. 117) das Wort zu reden. Denn keine andere Denkhaltung ist sich ihrer Distanz zu ihrem Korrelat, der Bewusstseins*unabhängigkeit* des Seins deutlicher inne. Der Positivismus gibt die adäquate Theorie dieser Denkhaltung ab: dass das Denken sein gültiges Mass und seinen sicheren Halt nur ‚an der Sache' finden kann. Und das macht den Positivismus nicht nur zum historisch kontingenten Ursprung, sondern zum adäquaten Paradigma soziologischen Denkens. Nicht ohne Grund hat Hans Albert die scharfsinnige Bemerkung von Hans-Joachim Dahms (1994) bekräftigt, dass eigentlich nicht Karl Raimund Popper, sondern René König der Gegner der Kritischen Theorie im Positivismus-Streit der sechziger Jahre hätte sein müssen (Lüschen 1998, S. 49). Andererseits wird gerade bei König der Positivismus als moralisch-praktische Option besonders deutlich. Ja die praktische Dimension reiner Theorie ist hier Königs eigentliches Argument für den Positivismus. Die uninteressiert-überhistorische, objektive Haltung ist ihrerseits durchaus normativ gehaltvoll. Der ‚Standpunkt ausserhalb' ist für König keine Klausur weltabgewandten Kontemplierens, sondern jene Warte, jener „übergeordnete Standpunkt" (König

1998b, S. 202), von dem aus das ursoziologische Unternehmen der Krisenbewältigung überhaupt in Angriff zu nehmen ist. Allein der positive, objektiv-distanzierte Wirklichkeitsbezug sichert der Soziologie die Macht zur Krisenbewältigung. Nur so ist Soziologie, was sie sein soll: „wirklichkeitsmächtiges Denken" (König 1998b, S. 237). Der Wille zur Macht äussert sich hier als ‚Wille zur Sachlichkeit' (König 1998a, S. 241). Insofern unterläuft König eines der aus den sechziger Jahren vertrauten Schemata der Positivismus-Kritik. Ja seine Pointe ist, dass er die Dialektik von Theorie und Praxis gerade als voreilige, kurzschlüssige ‚Vermittlung' von Wahrheit und Wirksamkeit darstellen kann: als Vermengung, die zuletzt so wenig objektiv wie wirksam im Sinne der Krisenbewältigung ist, sondern *pathogen.*

Das Gelingen dieses Programms hängt freilich von der Validität der philosophischen Grundoption ab: nicht die Heideggersche Frage nach dem (subjektiven) Sinn von Sein, sondern umgekehrt die Frage nach dem (sozialen) Sein von Sinn zu stellen (König 1998b, S. 127). Königs Option ist ein kämpferischer, gegen die narzisstisch-idealistische Selbstzentriertheit gerichteter Realismus. Was aber ist im Bereich des Sozialen jene Wirklichkeit, an der das Denken Mass und Halt finden soll? König gibt auf diese Frage eine Durkheimsche Antwort. Die *Gruppe* ist jene Wirklichkeit, die alles individuelle Meinen übersteigt. Sie ist das vom individuellen Bewusstsein unabhängige ‚Sein', mit dem es die Soziologie zu tun hat. Und ihr ist die Soziologie gemäss Königs an Comte geschultem ‚Urpositivismus' eben auch moralisch-praktisch verpflichtet. Soziologie als Krisenbewältigung bedeutet in diesem Sinne: „Restitution der gesellschaftlichen Ordnung" im Ausgang von den konkreten gesellschaftlichen Gruppen (König 1998b, S. 305). Dass sich von dieser soziologischen Moralistik (Klein/König 1998, S. 309) aus Verbindungen herstellen lassen zum Programm des Kommunitarismus unserer Tage, scheint offensichtlich zu sein (vgl. Matthias Junge, in Lüschen 1998, S. 93ff.).

Das Pathos in Königs Verständnis der Soziologie als Bewusstseinsreinigungsprozess ist so in der Annahme begründet, dass das Denken in der objektiven, erkenntnisunabhängigen Wirklichkeit einen sicheren Sitz, ein ‚Seinsfundament' (König 1998b, S. 119) hat. Es ist wohl kaum nötig zu sagen, dass dieses dezidiert realistische Wissenschaftsverständnis gerade in der Soziologie alles andere als selbstverständlich ist - auch wenn sich in diesem Bereich vor einiger Zeit John R. Searle mit einer Theorie sozialer Tatsachen zu Wort gemeldet hat, die mit den Annahmen des externen Realismus verträglich ist (Searle 1997). Königs philosophische Grundoption ist umstritten. Ein Standardvorwurf gegen den Versuch, dem Denken in der Referenz auf eine externe Wirklichkeit einen sicheren Sitz und letzten Grund auf dem „Seinsfundament" zu verschaffen lautet, dass die realistische Auszeichnung einer externen Wirklichkeit, eines ‚Seins', ‚hinter dem Rücken' doch nur eine Verabsolutierung bestimmter Sinnbestände darstelle. Was verbürgt uns, dass wir zwischen historisch-relativem ‚Menschensinn' und objektivem Sein richtig unterscheiden? Die Unterscheidung von Tatsachen und Meinungen ist Meinungssache, und wo auf ‚objektives Sein' ausserhalb der Sphäre des ‚Menschensinns' rekurriert wird, legt sich stets der Verdacht des ‚Foundationalism', einer letztlich dezisionistischen ‚Begründung' nahe. Ist die Wirklichkeitsmächtigkeit von Königs Denken also um den Preis des Foundationalism erkauft? Als grossen Autor kennzeichnet König nicht zuletzt die Tatsache, dass auch diese Frage nach dem Status des ‚Seinsfundamentes' des Denkens noch *im Dialog mit König* zu klären ist. Allerdings bedarf es dazu eines Registerwechsels zum literarischen Werk Königs. Die Problematik des posi-

tivistischen Durchgriffs auf eine ‚Welt da draussen' kommt bei König nämlich weniger zu theoretischer Klärung als zu einem fulminanten erzählerischen Austrag. Der 1943 erschienene literarische Bericht über Sizilien kulminiert in einer Erzählung von Königs Aufstieg auf den Ätna. Die Passage, die Michael Klein und Oliver König mit gutem Grund an den Anfang ihrer geschickten Textauswahl stellen, bietet gleichsam eine Illustration dessen, was König mit „Befreiung des Denkens zu seinem Gegenstand" meint. In der zerklüfteten Kraterlandschaft auf dem Rücken des Ätna habe er, schreibt König, die „Seinsordnung" erkannt, in einem Erlebnis, das alles Befangensein in Träumen und den „Kerker der Seele" sprenge. Dass es ein Vulkan ist, dessen Beschreibung hier exemplarisch für ein Denken steht, das dem Bewusstseinsreinigungsprozess weg von verfehlter Selbstzuwendung, dem Befangensein in intern generierten Traumbildern, hin zu ‚positiver Erkenntnis' folgt, eröffnet auch spannende biographische Bezüge. Denn König hat seine frühen Berliner Studienjahre in jenem Umfeld verbracht, dessen späteres Emigrantenschicksal Klaus Mann in seiner Romanreportage ‚Der Vulkan' geschildert hat. König lebte mit Wolfgang Hellmert zusammen, der das Vorbild für die Figur des Martin Korella in Manns ‚Vulkan' abgibt.

Königs Schilderung seiner Berliner Jahre als Bohemien in seiner Autobiographie ‚Leben im Widerspruch' (König 1980) steht unter dem Titel ‚Narzissmus und Selbstzerstörung'. Und dieser Titel enthält gleichsam in der Nuss jenes Drama, das König strukturanalog nicht nur in seiner Disstertation der ‚naturalistischen Künstlerästhetik' und in seiner Habilitationsschrift der soziologischen Theorie seiner Zeit diagnostiziert, sondern dessen Diagnose er auch aus eigener Erfahrung schöpft: Verfehlte Selbstzuwendung führt zur Selbstdestruktion. Hatte König in seiner Dissertation verfolgt, wie der ursprünglich mit soziologischer Wirklichkeitsoffenheit auftretende Naturalismus durch seine künstlerästhetische Selbstinterpretation allmählich in den Zirkeln der Introspektion des empfindenden Subjekts versank, so sieht König in der Rückschau auch sein eigenes Milieu in einer fatalen, narzisstischen Selbstzuwendung befangen, die zu Selbstzerstörung in Drogensucht und Selbstmord führte. Ja selbst noch Klaus Manns Schilderung dieses Milieus wirft König diesen „Mangel an Wirklichkeitssinn", diese „frühkindliche Störung des Wirklichkeitsbewusstseins" vor (König 1980, S. 77). König vermisst hier die wirkliche Erfahrung des titelgebenden Vulkans, der bei Mann als Metapher für den ausbrechenden Nationalsozialismus steht. Und tatsächlich ist vom Vulkan in Manns ‚Roman unter Emigranten' nur in den wiederkehrenden Träumen einer Protagonistin die Rede. Narzisstische Störung des Wirklichkeitsbewusstseins, ‚Verhangensein in Träumen' also auch hier? König jedenfalls setzt dem sein eigenes Vulkan-Erlebnis als eine Kur der ‚Bewusstseinsreinigung durch positiven Wirklichkeitsbezug' entgegen - bezeichnenderweise schreibt er es zum 25. Juli 1943, dem Tag nach der Verhaftung Mussolinis, nieder. Der Vulkan steht hier insofern nicht für einen gleichsam träumend erlebten Nationalsozialismus, sondern für das Wirklichkeitserlebnis seines Niedergangs. In diesem Erlebnisbericht von literarischem Rang erklärt sich der Machtanspruch des Königschen Denkens deutlicher noch als in seinen theoretischen Schriften. ‚Wirklichkeitsmächtiges Denken' stellt sich hier nicht als eines dar, dessen Macht sich die Wirklichkeit verfügbar macht – *„die Macht liegt nicht in Menschenhand, sondern beim Element"* (Klein/König 1998, S. 44). ‚Wirklichkeitsmächtigkeit' verdankt sich vielmehr umgekehrt der Macht der Wirklichkeit selbst. Die Überschreitung der hermetischen Immanenz des Menschensinns, die Befreiung des Denkens seinem Gegenstand ge-

schieht hier im Angesicht der vulkanischen Naturgewalt durch das Erlebnis der „Übermacht" (Klein/König 1998, S. 44) des Seins gegenüber dem Denken. Diese ist es, die der geschlossenen Monade gleichsam die Fenster aufreisst. Denn ihr gegenüber ist aller Sinn, alle menschliche Geschichte „wie ein dürrer Strauch vor dem Lavastrom" (Klein/ König 1998, S. 36). Ja eigentlich ist aller Menschensinn dieser Übermacht gegenüber „Nichts" (Klein/König 1998, S. 44). Im Spiel der Unterscheidung von Sinn und Sein, Immanenz und Transzendenz setzt König damit gleichsam die realistische Antithese zur idealistischen Position, die die Sinnimmanenz als „Residuum möglicher Weltvernichtung", als auch durch Weltenbrand unberührbar bezeichnet (vgl. etwa Husserl 1977/103f.). Gegenüber der noch in Königs Zeitgenossenschaft, besonders in der phänomenologischen Bewegung geläufigen Tendenz, in der Sinnimmanenz einen Hort privilegierter Sekurität zu sehen, macht König die überwältigende Macht der „objektiven Seinsordnung" (Klein/König 1998, S. 35) geltend. Eine starke Antithese. Was sich aber im sich überschlagenden Idealismus und im kämpferischen Realismus Königs gleich bleibt, ist der Theorieanspruch - hier als Anspruch, Wissenschaft auf ein „objektives Seinsfundament" (König 1998. S. 119) zu stellen. Wenn sich das zur Wirklichkeit durchstossende Denken der objektiven Seinsordnung fügt, findet es bei König nicht etwa bloss eine bewohnbare Nische in der objektiven Seinsordnung, wie es eine pragmatistische Sicht der Dinge darstellen würde. Auch das Denken, das realistisch, weil der Übermacht des Seins gewahr ist, soll nämlich mehr als eine pragmatische Überlebenshilfe darstellen. Im Erlebnis der Sinntranszendenz als Macht, vor der das Denken nichts ist, schwingt sich dieses Denken gleichsam in einem dialektischen Umschlag zu „Freiheit und Beständigkeit" auf, ja es greift selbst zur Macht: *„Immer muss das Denken aufruhen auf dem Thronsessel des Vulkans, dann kann es nicht vergehen"* (Klein/König 1998, S. 36). Die Hierarchie zwischen Sinn und Sein schlägt um, und es ist nun doch wieder das Denken, das herrscht. Gegenüber der Selbstmacht der subjektphilosophisch inspirierten, namentlich der phänomenologischen Ansätze in der Sozialtheorie (zum soziologischen Charakter der Figur des transzendentalen Subjekts als ‚Selbstmacht', vgl. Plessner, 1981), in denen das Subjekt Welt gleichsam aus seinem Selbstbezug herausspinnt, herrscht hier, bei König, das Denken von seinem Sitz in der Welt aus. Eine gegenüber der Macht aus Reflexion nicht weniger prekäre Herrschaft freilich, auf einem für ewiges Verweilen vielleicht doch gar zu heissen vulkanischen Sitz als Seinsfundament.

Soziologisch interessant ist, dass König die Unterscheidung von Sinn und Sein, Denken und Gegenstand auf die tieferliegende und zudem genuin soziologische Problematik der Macht zurückführt. Andererseits zeigt sich hier vielleicht auch eine Grenze des Machtanspruchs des Königschen Denkens. Man kann König den Vorwurf wohl nicht ersparen, im Durchgriff auf die wirkliche Macht - die Macht der Wirklichkeit - Macht doch wieder nur in einem soziologisch und historisch relativen Sinn begriffen zu haben: als herrschaftlich verfestigte *hierarchische Ordnung* (für diesen hierarchischen Begriff der objektiven Wirklichkeit dürfte hinwiederum Nicolai Hartmanns Denken prägend gewesen sein). Wirklichkeit ist für König, wie er vom Rücken des Ätna berichtet, jene Sphäre, *„wo das Mächtige Herr ist über alles Niedere"* (Klein/König 1998, S. 44). Sein ist hier, als Seins*ordnung*, gleichsam in der Form hierarchischer Herrschaftsverhältnisse begriffen, in einer Form, die an Selbstverständlichkeit für unser alltägliches Wirklichkeitsverständnis wie auch für die Ontologie der Gegenwart weitgehend verloren hat. Unser heutiges Wirklichkeitsverständnis, zumal das natur- und auch sozialwissen-

schaftliche, legt seinen Akzent weniger auf Ordnung und Hierarchie als auf Chaos und Selbstorganisation. Die Vorstellung, dem Denken im Begriff der Ordnung des Seins Halt zu geben und die „Ziellosigkeit (...) des triebhaften Lebens" von diesem ‚Seinsfundament' aus zu „bändigen" (König 1998b, S. 167), dem Denken im Wirklichkeitsbezug Halt zu geben, wird darauf reagieren müssen. Von daher wäre das Programm der ‚Soziologie, die nichts als Soziologie ist' - Restitution sozialer Ordnung - gerade auch im Namen der Sachhaltigkeit des Denkens, ja seiner Wirklichkeitsmächtigkeit zu revidieren. Vielleicht, dass im Zuge dieses Unterfangens einige der starken Oppositionen, in denen König sein Programm formuliert hat, relativiert werden müssten. Denn mit dem Wirklichkeitsbegriff ändert sich auch der Selbstbegriff der Wissenschaft. Wenn Selbstbezüglichkeit eine quasi ‚objektives' Organisationsprinzip darstellt, so wird sich die Opposition von reflexiver Selbstzuwendung der Theorie und positiver Sachhaltigkeit wohl kaum mehr so stark machen lassen, wie König dies tut, wenn er sein realistisches Modell positiver, objektiver Erkenntnis von der Folie narzisstischer, idealistisch-reflexiver Selbstzuwendung abhebt. Auch wenn es immer noch eine beliebte Kritik an den heute im deutschen Sprachraum dominierenden soziologischen Theorien darstellt, dass hier weniger unmittelbar von objektiven Strukturen von Gesellschaft als von dem Selbstverhältnis von Sinn die Rede ist, dass hier mehr reflektiert als konstatiert wird, liegen die Gräben heute quer zu diesem Gegensatz. Was von Königs Frühwerk aber bleibt, ist nicht nur reiches wissenschaftsgeschichtliches Material – so wenig sich Königs spätere Tätigkeit in den enormen Verdiensten um den Aufbau des Faches Soziologie (nicht zuletzt in der Schweiz) erschöpft. Was bleibt, ist vor allem der originäre Königsche Begriff der Soziologie. Denn gerade wenn sich die Soziologie ihrem Gegenstand gegenüber heute anders postieren muss, und gerade wenn sich diese Positionsveränderung, wie die jüngsten Debatten gezeigt haben, in einem Prozess der Selbstkritik vollzieht, bleibt Königs Idee ‚wirklichkeitsmächtigen Denkens' verbindlich.

Angeführte Literatur:

Dahms, Hans-Joachim (1994), *Positivismusstreit: die Auseinandersetzung der Frankfurter Schule mit dem logischen Positivismus, dem amerikanischen Pragmatismus und dem kritischen Rationalismus,* Frankfurt am Main: Suhrkamp.

Husserl, Edmund (1977), *Ideen zu einer reinen Phänomenologie und phänomenologischen Philosophie.* Husserliana Bd. III/1: Karl Schuhmann (Hrsg.), Den Haag: Martinus Nijhoff.

König, René (1958), *Einleitung.* In ders. (Hrsg.): Das Fischer Lexikon Soziologie. Frankfurt am Main: Fischer.

König, René (1980), *Leben im Widerspruch. Versuch einer intellektuellen Autobiographie.* München: Hanser.

Plessner, Hellmuth (1981), *Macht und menschliche Natur.* Gesammelte Schriften Bd. 5, S. 135-235. Frankfurt am Main: Suhrkamp.

Rorty, Richard (1988), *Solidarität oder Objektivität?* S. 7-43 in: ders.: Solidarität oder Objektivität? Drei philosophische Essays. Stuttgart: Reclam.

Searle, John R. (1997), *Die Konstruktion der gesellschaftlichen Wirklichkeit. Zur Ontologie sozialer Tatsachen.* Reinbek bei Hamburg: Rowohlt.

Zürcher, Markus (1996), *Unterbrochene Tradition. Die Anfänge der Soziologie in der Schweiz.* Zürich: Chronos Verlag.

Hans Bernhard Schmid
New School for Social Research,
New York

Saadi Lahlou, *Penser manger*, Paris, Presses Universitaires de France, 1998, 240 p.

Saadi LALHOU, docteur en psychologie sociale, est actuellement chef des Études cognitives à la Direction des Études et Recherches d'EDF (Électricité de France) et chercheur associé au Laboratoire de Psychologie Sociale de l'EHESS (École des Hautes Études en Sciences Sociales) à Paris. Il a été collaborateur du CREDOC. Ce livre est ambitieux : il constitue la somme de travaux commencés dans les années 80. Serge Moscovici, dans sa préface, présente Lahlou comme «l'un des théoriciens les plus imaginatifs et les plus intrépides de la jeune génération des psychologues sociaux en France».

Le double profil professionnel de Lalhou, un pied dans le privé, un pied dans l'Université, est constitutif de la manière dont il pense et cherche. Passant sans cesse de l'univers matériel le plus concret à la théorisation, du micro au macro, il multiplie les approches, les méthodes, diversifie les entrées pour traquer les comportements alimentaires et les représentations de la nourriture.

«Penser manger» est divisé en huit chapitres et une conclusion. Dans le premier, Lalhou nous emmène au restaurant et démontre que manger est un fait social total, rappelle l'expérience menée par Lewin en 1941 pour transformer les habitudes alimentaires des Américains, ce qui lui permet de rappeler que le lien entre comportements alimentaires et représentations ne saurait être expliqué par une simple théorie de l'information. Le contexte joue un rôle déterminant. Si tout le monde mange, tout le monde, pour manger à sa faim doit penser, se représenter l'univers environnant et les relations sociales. Ainsi il est possible de prévoir, choisir, agir. Les représentations sociales sont des modes d'emploi du monde, transmis d'une génération à l'autre.

Le deuxième chapitre interroge le Grand Robert d'un côté et 2'000 Français adultes de l'autre sur «ce que manger veut dire» pour en tirer les noyaux de base de la représentation. Il utilise un logiciel partant des énoncés du dictionnaire ou de ceux des Français. On vérifie que le réel ne se constitue que par l'accord des acteurs. Et on tombe sur des évidences élémentaires ex post «qui ravissent le statisticien» : les noyaux de base des représentations du manger sont structurés autour de DÉSIR, PRENDRE, NOURRITURES, REPAS, REMPLIR et VIVRE. La fin du chapitre est passionnante : Lalhou montre comment les représentations sociales sont une matière première pour l'industrie alimentaire dans des sociétés comme les nôtres où les ventres sont pleins et où la croissance de la production en termes de quantité n'est plus possible. Les caractéristiques «immatérielles» du produit deviennent capitales dans la concurrence sur un marché structuré comme un «jeu à somme fixe».

Le troisième chapitre, «la nature des représentations» est plus technique et plus ardu : Lalhou explique la manière dont il construit un modèle mathématique d'analyse des représentations à partir d'un alphabet basé sur les descriptions des acteurs, alphabet constitué de combinaisons de signes élémentaires qu'il appelle des «syplexes».

Le quatrième chapitre est d'une lecture jouissive et indispensable pour tout enseignant qui souhaiterait aborder à l'aide d'exemples lumineux les représentations sociales. Lalhou y rapporte et analyse les réponses de 2'000 Français à la question «Qu'est-ce que bien manger ?». Il dégage 8 classes de son analyse. La première classe de réponses des Français se schématise ainsi : Entrée – plat principal – fromage – dessert. Les autres classes sont «manger à sa faim», «manger ce qu'on aime», «pas trop de graisse et de sucre», «équilibré», «petits plats», «convivial» et «restaurant». L'analyse de contenu de

chacune de ces classes autour de réponses typiques est faite toute en finesse.

Le cinquième chapitre aborde la question des relations entre représentations et action. Lalhou montre avec moult exemples comment les représentations sont à la fois structure et processus, tant dans l'action que dans le raisonnement ou la connaissance, leur épaisseur historique et collective, comment elles permettent de «faire du neuf avec du vieux».

Le sixième chapitre aborde les effets magiques de la représentation pour rappeler le principe d'incorporation. Il jette un pont entre sciences cognitives, psychologie sociale et anthropologie. Lalhou reprend l'exemple des interdits alimentaires des grandes religions et un certain nombre d'expériences américaines spectaculaires montrant que la pensée magique persiste chez les occidentaux instruits. On mesure ici la puissance du modèle mental, de la représentation par rapport à la réalité de ce qui peut être mangé. L'exemple laïque occidental de la représentation du cholestérol, ce «péril dans l'assiette», est magistral. On voit bien comment l'apparition de beurre sans cholestérol transforme le beurre normal en beurre avec cholestérol, donc quasi vénéneux.

Le septième chapitre cerne les comportements alimentaires des Français, à travers une enquête auprès de 1'600 ménages menée pour le CREDOC en 1988. Lalhou construit une classification en aveugle, à partir de réponses uniquement comportementales. Il aboutit à des catégories qui s'avèrent par la suite très discriminantes par rapport aux variables socio-démographiques. Les plus influentes, surdéterminantes, sont la taille du ménage et l'âge, loin devant la profession et le revenu. Ainsi le «célibataire campeur» est jeune, urbain, d'un bon niveau d'études et travaille dans le tertiaire; «l'urbain moderne» est jeune, citadin, plutôt parisien, vit en couple, en concubinage (ils travaillent tous les deux); le «rural domestique» a une famille nombreuse, est plus âgé, catholique, propriétaire d'un habitat individuel, agriculteur ou ouvrier, de faibles revenus. Les autres types, le «familial», le «bien installé», le «traditionnel âgé» et «l'isolé» sont également très précisément caractérisés en termes socio-démographiques. Et chacun de ces types, défini par ses comportements alimentaires, correspond à des espaces, des types d'habitat et des équipements ménagers très distincts (taille de la cuisine, lieu où l'on mange – cuisine ou salle à manger) et à des stratégies de consommation (petits commerces de proximité, grandes surfaces, stockage ou non, temps consacrés aux achats et à la préparation d'un repas, etc.). Lalhou souligne que cette classification a été utilisée par les grands groupes agro-alimentaires qui avaient cofinancé la recherche pour son aspect prédictif.

Puis Lalhou cherche à corréler comportements et représentations et constate qu'il existe indéniablement des relations cohérentes mais peu spectaculaires. S'il existe une représentation de «ce qui est bien», les contraintes de la vie quotidienne obligent les individus à adopter des comportements adaptés. Comme le disait Kurt Lewin, les gens finissent par aimer ce qu'ils mangent plutôt que manger ce qu'ils aiment. Ainsi, dit Lalhou, «les représentations sont *d'abord* des objets communs, sujettes *ensuite* à des variations individuelles qui sont de *deuxième ordre*». L'exemple du lien entre comportements et associations verbales sur le beurre et le sucre vient confirmer que ce qui est prédictif du comportement n'est pas la représentation en elle-même, mais son écart à la moyenne.

Le dernier chapitre, intitulé «Vers une écologie des représentations» et ses conclusions sont plus discutables. Lalhou confirme ici ce qui émaille par petites touches impressionnistes tous les chapitres de son livre : sa fascination pour les modèles théoriques des sciences dites «dures» par rapport aux modèles théoriques des sciences «molles», des sciences

humaines. En effet, il semble intimement persuadé de la similitude d'organisation du biologique et du mental, du postulat selon lequel la fonction crée l'organe et plaque les théories évolutionnistes, darwiniennes sur les représentations sociales. Un nouveau concept, celui de «trophisme», correspondant au développement par l'usage des aspects les plus utilisés des représentations, lui permet de considérer que les lois du développement culturel des représentations sont identiques à celles des espèces. Tout ça parce que les représentations sociales et mentales sont contraintes de s'adapter à l'environnement local.

Tout au long de son livre, Lalhou oscille entre une position idéaliste (la représentation du manger est décisive dans le fait d'ingérer ou non un plat, même si l'individu meurt de faim) et une position matérialiste déterministe darwinienne de l'adaptation des représentations humaines (les représentations changent comme les gènes mutent et sont de simples reflets de la réalité matérielle). Dans ses conclusions, il semble faire fi de tout un pan de l'anthropologie, qui a montré comment, dans des conditions matérielles identiques, des groupes sociaux construisent des univers de représentations différents. Il répond à cet argument en citant Dan Sperber, auteur notamment du livre intitulé «La contagion des idées. Théorie naturaliste de la culture» (Ed. Odile Jacob, 1996).

Même si ce type de raisonnement est actuellement très en vogue et correspond à l'idéologie scientiste dominante des neurosciences et de la génétique, du «tout biologique», on nous permettra de continuer à penser que le mental, le social, le politique et l'économique ne sont pas réductibles au biologique. Bien qu'il s'en défende, Lalhou, par son ambitieux projet de «jeter les bases d'une théorie génétique des représentations, qui les voit comme des organes fonctionnels, des prothèses naturelles qui guident le choix et l'évolution des comportements, sans jamais les déterminer à elles seules», ne peut que tomber dans les travers du déterminisme le plus étroit.

Ceci n'est cependant qu'un aspect de ce livre, qui n'entache pas le plaisir et l'intérêt des discussions des résultats de multiples enquêtes focalisées autour de deux questions capitales : celle de la nourriture et celle des représentations sociales. Au lecteur de les recadrer dans une problématique moins scientiste et plus sociologique. De plus, l'ensemble de ce livre montre que, lorsque les sciences humaines en ont les moyens, il n'y a aucune opposition entre recherches et méthodes dites «quantitatives» et celles dites «qualitatives».

Eliane Perrin
École de Soins Infirmiers et de Sages-Femmes Le Bon Secours
Genève

Ursula Brechbühl, Lucienne Rey, Natur als kulturelle Leistung. Zur Entstehung des modernen Umweltdiskurses in der mehrsprachigen Schweiz, Zürich, Seismo, 1998, 236 Seiten, Fr. 42.-

"Natur als Kulturaufgabe" (H. Markl) zu betrachten, ist schon in den ersten philosophischen Schriften der Vorsokratiker als beständige Herausforderung angelegt. Inzwischen haben die nach eigenem Verständnis wesentlich empirisch vorgehenden Sozial- und Kulturwissenschaften die ‚natürlichen' Umwelten als relevante Elemente unterschiedlichster sozialer Gebilde (wieder-)entdeckt, woraus in den letzten beiden Jahrzehnten eine Fülle an Spezialuntersuchungen positivistischer bis (tiefen-)hermeneutischer Provenienz hervorgegangen sind. Die wechselnden Schwerpunktsetzungen in der Ästhetik (Naturwahrnehmung, Künste), Ethik (Mitleid, Anthropozentrik), Ökonomie (common property resources), Recht

(intergenerational equity), Bildung (Umwelterziehung) usw. erschweren den Überblick, was der gegenwärtige Trend zur Multi- und Interdisziplinarität noch zusätzlich verstärkt.

Wirft man einen ersten Blick auf die hier zu besprechende Arbeit, so stellt man gleich ein vermittelndes Anliegen in mehrfacher Hinsicht fest. Mit ihrer Studie möchten die Autorinnen zwischen den Kulturen - im engeren Sinne die drei grossen Sprachregionen italienische, französische und deutsche Schweiz - ein gegenseitiges Verständnis wecken, sowie innerhalb des Wissenschaftsbereiches eine Brücke schlagen zwischen Sprach-, Geistes- und Sozialwissenschaften. Zugleich reihen sie ihre Arbeit ein in ein Feld neuerer Untersuchungen zu den Problematiken und Besonderheiten der Mehrsprachigkeit (P. Du Bois, H. Kriesi et al., J.P. Vouga), sowohl in diachroner wie auch synchroner Betrachtungsweise.

Die "ökologische Problematik", insbesondere Clichés bezüglich ökologischer Ethik in den jeweiligen Sprachgruppen und Verschiebungen in alltäglichen Bedeutungsgehalten von Schlüsselwörtern der Umwelt-Diskurse als Ausgangslage nehmend, entscheiden sich die Forscherinnen für einen sprachtheoretischen Zugang, der ihnen die Debatten in den schweizerischen Zeitungslandschaften seit 1900 erschliessen helfen soll. Den allgemeinen Rahmen gibt der bereits als klassisch einzustufende Linguist Ferdinand de Saussure vor, verfeinert und ergänzt, sowie fallweise spezifiziert mit Konzeptionen der Semiotik (z. B. R. Barthes, U. Eco), der Semantik (z.B. J. Lyons) und Kognitionswissenschaft (G. Lakoff / M. Johnson).

Forschungstechnisch haben sie stichprobenweise - konkret: pro Jahrzent galt es aus einem umweltpolitisch herausragenden Jahrgang während einer Woche sämtliche Texte mit Natur-/ Umweltbezug aus jeweils drei Zeitungen, welche das Meinungs- und Parteienspektrum abbilden, vollständig zu erfassen - einen Textkorpus, bestehend aus insgesamt 3'587 Artikeln, erstellt und aufgrund von vier Leitfragen vorwiegend qualitativ analysiert. Im Falle von quantitativen Auszählungen gelangt eine insbesondere in den Medienwissenschaften gebräuchliche Technik der Ausmessung, nämlich die Anteilsberechnung und Zuordnung zu einer empirisch gewonnenen Klassifikation sowie der graphischen Aufarbeitung zur Anwendung.

Ein erster Zugang spürt dem Wandel an bildlichen Gehalten in den Natur-Vorstellungen und -Beschreibungen nach, speziell den Möglichkeiten verschiedener Symbolisierungen – sei es über Aspekte der Schönheit, sei es mittels Personifizierungen. Eine Erweiterung erfährt diese Analyse in einem zweiten Schritt: Komplementär zum Natur-Dialog entfaltet sich der Heimat-Topos, nicht nur im geographischen, kleinräumigen Sinn, sondern erweitert um seine sittlich-moralischen und politischen Dimensionen, charakterisiert in der Verdichtung auf die Alpen als Bollwerk und Sinnbild von archaischer, gemeinschaftlicher Lebensweise. Den entgegengesetzten Weg schlägt der dritte Zugang ein, welcher auf der Möglichkeit von Oppositionsbildungen der Sprache aufbaut. Wie schleichend ein Bedeutungsfeld sich zu einem Gegensatzpaar umzubilden vermag, hierfür liefert die Relation Natur – Beton anschauliche Belege, wobei die Wertungen schwanken, kippen, schillern und oszillieren: von Beton als Zeichen des Fortschritts oder als Schutzschild bis zur Beton-Öde und -Wüste. Abgerundet wird die Sprachanalyse mit der Aufdröselung des Bedeutungswirrwars rund um die Sprachfäden ‚Umwelt', ‚Öko'-, ‚Bio'- und ‚grün' samt ihrer unzähligen Komposita und Neologismen.

Im eher synthetischen, zweiten Teil des Buches findet der Leser die vollständige Gegenüberstellung von Fremd- und Eigenbildern innerhalb der drei Sprachregionen. Während fallweise schon im

analytischen Teil Wörterbücher und mehrsprachige, amtliche Schriften als Übersetzungshilfen das Datenmaterial ergänzen halfen, so ist in diesen Abschnitten nochmals eine Menge an eigenem Kontextwissen und Sekundärquellen mitverarbeitet worden. Das letzte Kapitel zieht schliesslich Bilanz über die hauptsächlichen Einflussgrössen der kulturellen Identitäten der jeweiligen Sprachgemeinschaft, inwieweit von Gleich- oder Gegenläufigkeit, von Widersprüchlichkeit oder Einheitlichkeit gesprochen werden kann, letztlich auch Überkreuzungen (massen-)medial, denk- und (politisch-sozioökonomisch) lebbar sind.

Die Studien gelangen zu bemerkenswerten und teils unerwarteten Ergebnissen. Eine quantitative Auszählung lässt eine grobe Dreiteilung der Präsenz einer Naturthematik in den untersuchten Zeitungen erkennen. Bis zur Zwischenkriegszeit dominiert eine an lokalen Ereignissen und einmaligen Landschaften sich orientierende Berichterstattung, welche umfangmässig in den Krisenjahren abnimmt, in der Phase des Wiederaufbaus und des Aufschwungs markant ansteigt und dabei die Umweltprobleme in den Vordergrund rückt. Im Zusammenhang mit der quantitativen Gewichtung der ökologischen Problematik in den Tageszeitungen öffnet sich die Schere erst seit den Siebzigerjahren.

Methodisch und darstellungsmässig kniffliger gestaltet sich die qualitative Auswertung, denn einerseits soll ja die Auswahl verlässlich sein, was Authentizität und Nachvollziehbarkeit der Datenpräsentation voraussetzt, und andererseits die Interpretation gültige Befunde liefern, was Quervalidierung, Alternativen- und Plausibilitätsprüfungen erfordert. Diesem hohen Anforderungskatalog begegnen die Autorinnen mit einem Kompromiss, indem sie innerhalb des für eine Fragestellung geeigneten Textkorpus eine nach inhaltlichen Relevanzen getroffene Auswahl treffen, welche sie, mit Hervorhebungen und im Falle italienischer Zitate auch mit einer Übersetzung versehen, vollständig in den Interpretations-Text eingliedern.

So kommt etwa im deutschen Sprachgebrauch die Konnotation von Natur mit ‚Schönheit', ‚Mutter', ‚Freiheit' sowie ‚Unberührtheit' und ‚Geheimnis' gehäuft und in vielfältigen Abwandlungen zum Vorschein, während im französischen und, leider etwas dürftigen, italienischen Textmaterial dem Menschen dagegen eine mehr aktive Stellung ‚in der Natur' zugestanden, zugleich auch eine ihr zugehörige, zerstörerische Komponente ausgemacht wird.

Das Konzept ‚Natürlichkeit' wird nun seinerseits auf weitere Gegenstände übertragen, worin sich die Eigenheit der deutschen Sprache besonders hervortut, weil sie über eine schier unerschöpfliche Potenz zur Wortneubildung verfügt. Die romanischen Sprachen bekunden demgegenüber Mühe, naturgemäss, -nah, -verträglich, -gerecht usf. mit einer analogen Wortbildung zu versehen, ganz zu schweigen vom Eindruck, den ein solcher Wortschwall in der Frage der sprachpolitischen und weltanschaulichen Selbst- und Fremdeinschätzung hinterlässt.

Mehrfach untersucht wurde dieses Phänomen anhand der Heimat-Begrifflichkeit. Während das deutschsprachige Bedeutungs- und Assoziationsfeld erwartungsgemäss sehr reichhaltig ausgestaltet ist und bis an archaische Kulturmomente reicht, müssen im Französischen und Italienischen gleich mehrere Wörter belehnt werden (Ableitungen von Acker, Land, Haus, Geburt, Dorf usw.). Historisch gesehen hat sich gemäss der Auswertungen von Zeitungsmeldungen der einst zentrale emotionale und moralische Unterton wie auch das ländlich-bäuerliche Ethos teilweise verflüchtigt, was für die italienischsprachige Schweiz keineswegs vonnöten war, zumal die Argumentation in eine ganz andere Richtung tendierte, nämlich die den Landwirtschaftssektor kennzeichnende

Rückständigkeit im Vergleich zu den übrigen Landesteilen mittels gesteigerter Anstrengungen im Bildungs- und Tourismussektor aufzufangen und naturräumliche Besonderheiten in deren Dienst zu stellen. Die rhetorisch-manipulativen Möglichkeiten eines Rückgriffs auf die Heimat-Sage sind demgemäss begrenzter und zugleich ausgrenzender Natur, wie die politische Verunglimpfung ‚Heimatmüder' unlängst gezeigt hat: " *‚Heimat' ist so betrachtet das Stichwort, welches heute eine nationalistische Grundhaltung durch die Berufung auf ein traditionalistisch-romantisierendes Naturgefühl verstärkt. Die Beschwörung der Heimat bringt somit nicht nur Abgrenzung gegen aussen zum Ausdruck - sie verdeutlicht auch ein Vaterlandsideal, das der Mehrsprachigkeit der Schweiz und der damit verbundenen Verpflichtung zu Toleranz und Konsens keine Rechnung trägt."* (S. 106)

Die Verhandlungsfähigkeit, ja -notwendigkeit kommt mit der ‚Umwelt' erst richtig ins Spiel. Sprachlich gilt selbstredend der zum Terminus Natur vermerkte Sachverhalt beinahe hektischer Wort-Neu-Kreationen in ganz besonderer Weise, weil Umwelt mehr noch als ‚Natur' das Gemachte, zu Machende oder auch Ungeschehen-zu-Machende meint, worüber die Ansichten bekanntlich weit auseinanderstreben können. Im Gegensatz zur sprachgeschichtlich alten ‚Natur' ist ‚Umwelt' noch jung - wenn auch nicht unverbraucht-, ein Konsens hinsichtlich zentraler kognitiver, emotionaler und konativer Gehalte konnte, kann und wird sich vielleicht auch nie bilden lassen. Diese Widersprüchlichkeit begründen die Autorinnen in einer der prägnantesten und gewiss anregenden Passage so: *"Es gibt eine ganze Reihe von Komposita, die im Einklang mit der Tatsache stehen, dass ‚Umwelt' meist in unpersönlichen, überindividuellen Gesprächszusammenhängen thematisiert wird: diese Komposita beziehen das determinierte Primärwort aus der Domäne der formalisierten Sozialbeziehungen, sprich: aus der Rechts- und Wirtschaftssprache. Hierunter fallen Wortfügungen wie Umweltschaden, Umweltgüter, Umweltverbrauch, Umweltvergehen, Umweltprozess und weitere. Die vergleichsweise zahlreichen Komposita, die auf wirtschaftlicher und juristischer Terminologie beruhen, weisen darauf hin, wie stark der Umwelt implizit der Charakter einer Ware und eines Verhandlungsobjektes zugesprochen wird. Im Widerspruch zum versachlichten Umweltdiskurs stehen dagegen die Komposita, deren Determinatum aus der Domäne der emotionalen Sozialbeziehungen stammt. Hierzu gehören etwa die Ausdrücke Umweltfreundlich(keit), Umweltschutz, umweltverträglich, umweltschonend, Umweltsorgen u.ä. Zudem stammen zahlreiche Determinata aus der Domäne der kognitiven Erfahrung und geistigen Auseinandersetzung. Darunter fallen Umweltfragen, Umweltbewusst(sein), Umweltproblem, Umweltsensibilisierung usw. Weniger zahlreich sind schliesslich jene Komposita, die auf Primärwörtern aus den Domänen von physischer Erfahrung und von Religion und Ethik beruhen; zu den erstgenannten zählen Umweltwärme [...] und Umweltzerstörung, zu den zweitgenannten Umweltsünder und Umweltgewissen."* (S. 133f.)

In den Kapiteln zu eigenen und fremden Naturbildern erstaunt, wie jede Kultur sich einerseits an der grossen Schwester oder dem grossen Bruder orientiert, gleichwohl aber eine eigenständige Tradition aufweist und eine durchaus kreativ zu nennende Fortentwicklung sucht, was weder von den innerschweizerischen Nachbarn noch den Nachbarländern in gewünschter Deutlichkeit über die Zeitungs-Medien wahrgenommen wird. Frappant ist beispielsweise die jeweils auf eigene Weise kritische Grundhaltung und Handlungsbereitschaft in Fragen der zivilen Nutzung der Atomenergie. Nivellierend und homogenisierend machen sich Einflüsse einer zunehmenden Verwissenschaftlichung der Sprache und Verbildli-

chung der Mitteilung bemerkbar, die noch gesteigert werden durch Veränderungen in der Presselandschaft selbst, sei es nun die ubiquitäre Verbreitung von Agenturmeldungen oder sei es die Fusion von Zeitungsverlagen bzw. Redaktionen. Zwischen Anpassung und Widerstand schwanken demzufolge die Stellungnahmen der romanischen Schweiz auf die verbal beanspruchte Vormachtstellung der alemannischen Schweiz, zumindest in Sachen Umweltschutz, selbst wenn die französische Schweiz sich auf internationalem (Umwelt-)Parkett durchaus ein grösseres Engagement wünscht oder die italienische Schweiz eine wohl ähnlich lange Tradition, allerdings eher auf dem Gebiet des Naturschutzes, aufzuweisen hat.

Welche Konsequenzen ergeben sich, aus der Sicht der Verfasserinnen, für die Wahl einer jeweiligen Konzeption? Statt für eine logische und kohärente Konzeption plädieren sie für die widersprüchliche und begründen ihre Präferenz so: "Konsistente Systeme neigen zu einer Enge und Begrenztheit, die es ihnen verwehrt, flexibel auf neue Zustände zu reagieren. Widersprüchlichkeit birgt dagegen die Möglichkeit, Anknüpfungspunkte für alternative Handlungsstrategien zu entwikkeln, und kann daher als günstigere Voraussetzung für die Entwicklung anpassungsfähiger Lösungsstrategien verstanden werden." (S. 228)

Bleibt noch anzumerken, dass Widersprüchlichkeit nicht bloss als eine inhaltliche Bestimmung aufzufassen ist, sondern gleichfalls prozedural, als Aufforderung an die wechselnden Minderheiten zum Wider-Spruch.

Beat Brunner
Kindhausen (AG)